

Rédac' la revue

N°12 - Juillet 2019

ACTU · LGBTQI · SANTÉ ·
CULTURE · POLITIQUE ·
SEXO · TÉMOIGNAGE ·

CHEFF

LGBTQI : LESBIENNE - GAY - BI - TRANS - QUEER - INTERSEXUÉ.E

LES INDIGNÉ·E·S LGBTQIA+

PISTES ET RÉFLEXIONS SUR L'INDIGNATION CONSTRUCTIVE



HUMOUR

« Nanette » de
Hannah Gadsby

« LESBIAN »
IS NOT A BAD WORD
Réapproprions-nous ce terme !

RECLAIM THE PRIDE
La carte blanche des CHEFF

DE L'INDIGNATION
AU CHANGEMENT
Leviers et limites
de l'indignation

les **CHEFF**
● ● ● ● ● ● ● ●

SOMMAIRE

NUMÉRO 12

JUILLET 2019



AVANT TOUTE CHOSE

2 SOMMAIRE

3 ÉDITO

DES NOUVELLES DES CHEFF

4-5 QUOI DE NEUF ?

Journée des membres : une journée pour vous dire merci !

6-7 RACE, GENRE ET ORIENTATION SEXUELLE

Retour de Maïlys sur le colloque donné par BePax

CARTE BLANCHE

8-9 RECLAIM THE PRIDE

Carte blanche des CHEFF suite à la Belgian Pride

DOSSIER : LES INDIGNÉ·E·S LGBTQIA+

11-14 DE L'INDIGNATION AU CHANGEMENT

Levers et limites de l'indignation

15 INDIGNATION ET ENGAGEMENT

Interview de C, militant·e antifasciste

16-17 « LESBIAN » IS NOT A BAD WORD

Le coup de gueule de Charlotte

18-21 LGBTQIA+ ET ÉCOLOGIE

Engageons-nous dans le combat écolo' !

CULTURE

23 HANNAH GADSBY

Le coup de coeur d'Aurore

24-25 INAUGURATION DU FONDS LGBTQIAP+

de la bibliothèque municipale de Berchem Sainte-Agathe

26-27 VIRGINIE DESPENTES

ou la subversion littéraire

SEXO-SANTÉ

28-29 GO TO GYNÉCO !

Explications et objectifs du projet

28-29 EXAEQUO, 25 ANS DE LUTTE CONTRE LE VIH

Interview de Mike Mayné et Stephen Barris

La majorité des images présentes dans cette revue ne sont pas la propriété des CHEFF et ne sont là qu'à but illustratif et en droit de citation

©Fabrice Dermien



ÉDITO

par Maxence, rédacteur en chef du Rédac'CHEFF

L'époque dans laquelle nous vivons est complexe, en pleine mutation. Les défis que nous devons relever s'accumulent et, si nous voulons espérer un futur meilleur – voire un futur tout court – il est nécessaire de les saisir à bras-le-corps. C'est pourquoi ce numéro est consacré à l'indignation et à la lutte sous toutes ses formes. Nous parlerons de racisme, de sexisme, d'homophobie, de transphobie, d'écologie, d'accès à la santé, de lutte contre le VIH/SIDA ainsi que de culture à travers des figures fortes telles que Hannah Gadsby et Virginie Despentes, sans oublier le fonds LGBTQI récemment inauguré à la bibliothèque municipale de Berchem Sainte-Agathe. Nous espérons que ce numéro et la variété des thématiques abordées permettra aux lecteur·ices de s'interroger sur la société et d'insuffler ou confirmer l'envie de s'engager pour la modifier.

Sur une note plus personnelle, je rédige cet éditto avec une certaine émotion car il s'agit du dernier que j'écrirai, un peu plus de deux ans après mon premier. Je mets en effet ma casquette de rédacteur en chef afin qu'un·e autre puisse prendre ma relève. J'aimerais à travers ce dernier éditorial rendre hommage à toutes les personnes brillantes avec lesquelles j'ai eu le plaisir de travailler pour ce projet. Adrien, notre infographiste et Coline, notre déléguée communication, sans lesquels ce magazine ne serait pas ce qu'il est. Mathilde, qui a assuré le remplacement de Coline avec panache durant un an. Julien, dont la rapidité de correction me laisse à penser qu'il est à moitié humain et à moitié vérificateur orthographique. Le Comité de rédaction, qui se réunit pour réfléchir au présent et à l'avenir de ce trimestriel. Et, évidemment, toutes les personnes qui ont écrit les excellents articles qui font le succès du Rédac'CHEFF.

Merci.

Travailler avec vous fut un privilège.

ARRÊT SUR IMAGES



REDACTION EN CHEF

Maxence Ouafik

COMITÉ DE RÉDACTION

Anaïs Spagnut
Aurélien Funck
Charlie Lamourette
Corentin Marseu
Maïlys Le Prettre

CORRECTION

Julien Devresse
Maïlys Le Prettre
Siân Lucca

INVITÉ·E·S

Charlotte Dewitte
Maïté Haddad
Jeremy Haut
Aurore Billet

COORDINATION

Coline Leclercq

GRAPHISME

Adrien Journal

Pour toute réclamation liée aux photos utilisées : adrien@lescheff.be

Quoi de neuf ?

Journée des membres : L'occasion de vous dire merci !

L'ÉQUIPE DES CHEFF SOUHAITE LA BIENVENUE À SA NOUVELLE COORDINATRICE, CAMILLE !

Afin de se présenter, elle s'est prêtée au jeu d'une interview en quatre mots-clés.

NÉPAL

« J'ai fait récemment un voyage en famille au Népal qui m'a beaucoup marquée. C'était hors du temps. Technologiquement, ce pays est plus pauvre que le nôtre, mais spirituellement, il est beaucoup plus riche. Ça m'aide dans mon job au quotidien, point de vue sérénité et rapport au temps. C'est aussi là que j'ai mangé les meilleurs currys de ma vie ! »

MÉTAL

« Même si j'écoute de tout, mon fonds musical, c'est le métal ! Et plus spécifiquement le depressive black metal, du type Xasthur. Ça me détend, c'est répétitif, ça m'aide à travailler. Cette catharsis émotionnelle m'allège l'esprit. J'ai découvert le métal à mes 17 ans, avec Satyricon. Depuis, j'en écoute et j'en joue car je suis guitariste. »

La deuxième édition de la « Journée des membres » se déroulait le 27 avril dernier à la Maison Arc-en-Ciel de Namur, qui héberge désormais les nouveaux bureaux des CHEFF. Retour sur une journée... décoiffante.

Une journée pour se faire chouchouter et remercier, c'est comme ça qu'est pensée la « Journée des membres des CHEFF », ouverte à tou.te.s les jeunes bénévoles des pôles. Alors pour leur dire à quel point on les aime, en plus des jolis goodies que nous leur avons réservés dans leur Welcome Pack, nous, les permanent.e.s n'avons pas hésité à mettre le paquet. Et quand on dit paquet, c'est au sens propre : on en a porté des kilos de métal de tonnelle pour abriter leurs petits minois dans le jardin, des kilos de nourriture pour sustenter leurs petits estomacs aux buffets petit-déj' et dîner, des kilos de verre pour désaltérer leurs petits gosiers avec toutes les bouteilles de... softs, acheminées vers le frigo. Mais bon, iels nous l'ont bien rendu, en se donnant à fond à la formation du matin dispensée par Relie-F et en tournant des tutos de feu l'après-midi ! (Note à moi-même : il faudrait donc songer à organiser une nouvelle journée pour les remercier de leur implication à la journée des membres !)

Les voix et les rires d'une trentaine de personnes ont résonné au rez-de-chaussée de la Maison Arc-en-Ciel ce jour-là. À midi, l'ambiance était déjà survoltée, à tel point que Livine et Adrien se demandaient à quoi allait bien pouvoir servir leur animation « brise-glace » de l'après-midi. Finalement, tout le monde s'est prêté au jeu de « si j'avais un superpouvoir, ce serait... », « quelque chose que tout le monde adore et que je déteste » ou « mon principal plaisir/déplaisir sensoriel ». On ne connaît jamais trop les personnes qui nous entourent ! C'est ainsi qu'on a appris que parmi nous se cachait un fan de la famille royale, une mentaliste et quelqu'un qui déteste Tim Burton (et qui s'est fait blâmer pour ça). On a aussi découvert que le taux de personnes aimant la pizza Hawaï était beaucoup plus élevé parmi les membres des CHEFF que dans la population en général ; de quoi attiser la curiosité d'éminents chercheurs en sociologie.



Journée des membres des CHEFF, 2019



Basile et Inès (du CHEL), magnifiquement vétu.e.s et prêt.e.s à tourner des tutos pour les membres des CA des CHEFF

Après cette mise en bouche est venue l'activité centrale de la journée : le tournage vidéo de « tutoriels » pour expliquer à ses pairs comment remplir une note de frais, une fiche de déplacement ou l'agenda Google de son pôle. Rien que de l'ennuyeux. Sauf si on y met des paillettes, des perruques, des marionnettes, et quelques contraintes loufoques du type « à la manière de Macron » ou « comme un bulletin météo ». Certains membres étaient irrécupérables tant iels riaient, mais leur côté studieux l'a finalement emporté et vous pouvez découvrir le résultat sur notre chaîne YouTube !

Après l'effort...le Champagne ! (Ou le Champavre, c'est selon...) À 17 heures, on pendait officiellement la crémaillère à notre nouveau bureau. Nous avons donc arrosé de bulles - alcoolisées ou non - nos

gentil.le.s bénévoles. Mais ce n'est pas ça qui les a convaincu.e.s de s'inscrire en masse à la mise au vert, dont on a ouvert les inscriptions au même moment. Non. C'est le thème. Il a suscité un engouement immédiat, j'ai nommé : Secret Story. Jamais de ma vie de permanente, je n'avais vu une telle effervescence : en voyant la file devant le bureau de Maxence, on aurait cru la sortie du dernier Harry Potter. Encore un ou deux cocktails, une ou deux parts de pizzas, et le karaoké improvisé était lancé. (« Je voue mes nuits à l'Assasymphonie... au Requiem... » Horreur, cette chanson m'est restée en tête pendant six jours !)

Tous les pôles wallons des CHEFF étaient représentés lors de cette journée... ne manquaient que nos ami.e.s de Bruxelles ! On y remédiera à la mise au vert, pardi !



Journée des membres des CHEFF, 2019

BANAL

« Le banal, c'est l'exact opposé des CHEFF ! Que ce soient les jeunes, l'équipe ou moi-même, on sort complètement de la norme, du banal. Même le drapeau arc-en-ciel en est une allégorie : c'est l'opposé du monochrome. Déconstruire les normes, casser la gueule à la banalité, c'est notre quotidien. La banalité est donc inenvisageable pour moi ; même si je le voulais. Et je ne le veux pas ! »

ASTRAL

« En tant que psy et qu'être humain, je me suis intéressée aux spiritualités et j'y trouve de l'utile dans ma vie et dans mes pratiques. Pour paraphraser le Dalaï Lama, je dirais que le spirituel et le scientifique doivent s'enrichir mutuellement. Ceci dit, l'astrologie, pour moi, sort de ce champ, car je dispose de contre-preuves scientifiques. Par exemple, pour être cohérente, elle devrait compter 13 signes astrologiques et non 12, donc pour moi c'est un zéro pointé. Pour ma part, je suis taureau et je ne correspond pas du tout à la description de ce signe : là où je devrais être terre-à-terre, je suis rêveuse. A la limite, je préfère mon signe chinois, le serpent. »



RETOUR SUR

RACE, GENRE & ORIENTATION SEXUELLE

Colloque organisé par **BePax**
Dialogue & Diversité



par Maïlys, membre du CHELLN

Le colloque "Race, Genre et Orientation sexuelle", qui s'est tenu le 27 avril dernier à l'ULB, a réuni six intervenant.e.s autour des thématiques du racisme, du sexisme, de la transphobie et de l'homophobie.

D'abord ouvert par une discussion entre cinq intervenant.e.s (le sixième s'ajoutant à la fin pour parler plus spécifiquement de transphobie et racisme anti-asiatique), la journée s'est poursuivie en divers ateliers dont l'effectif était plus réduit. N'ayant pu en suivre que deux, ce présent article va se concentrer sur la discussion de la matinée qui a fini par une séance de réactions et questions/réponses.

Ces trois thématiques (race, genre et orientation sexuelle) se croisent, se mêlent et démêlent telles des lianes autour d'une colonne qui pourrait représenter le pouvoir. Le pouvoir, ou plutôt sa détention ou sa privation, est un concept clé pour comprendre la dynamique des discriminations et la complexité des statuts : un dominé peut, à un autre endroit dans sa vie, être dominant, et inversement. Tel un jeu de force, les individus catégorisés par divers éléments - l'origine ethnique, l'appartenance religieuse, la sexualité, l'identité de genre, l'état de santé - se placent par rapport à un système, et sont à la fois en dehors de celui-ci, car créé bien avant leur naissance. Ce système qui s'inscrit dans une histoire séculaire d'oppressions et de relations de domination, et en même temps en lui, lui permet d'être résilient aux années et aux critiques sans atteindre sa phase finale. Ainsi, le système actuel dans lequel nous vivons en Belgique est un sys-

tème socio-politico-économique complexe. Ses bases furent bâties en mélangeant divers matériaux dont, par exemple, l'érection du capitalisme qui exploite et opprime des millions de personnes comme clé de voûte ; ou la réécriture de l'histoire afin de maintenir ce qui fut dénoncé durant le colloque comme « le projet colonial », soit le projet de domination impérialiste, politique, issu du système colonialiste et qui perdure encore aujourd'hui après la fin des indépendances ; ou encore la mise en avant de normes socialement admises. Ce dernier point nous permet de nommer les bases de ce système dans lequel les individus évoluent en Belgique, au XXI^e siècle. Ce système est commun aux pays occidentaux qui l'ont créé, et impacte l'ensemble des pays anciennement colonisés ou qui ont des relations de pouvoir avec les occidentaux.

Les normes socialement admises furent, en effet, définies selon une base stricte, ce qui permet d'appréhender facilement la notion de privilège : celle de la blancheur, celle de l'identité de genre (être cis) et de l'orientation sexuelle (être hétéro). Dès lors, définir la norme permet également de définir et visibiliser les comportements déviants (les non blancs, non cis, non hétéros) et de les encadrer. Cet encadrement s'effectue de différentes façons. Par exemple, par ce qu'on appelle le « tone policing », soit exiger que les gens concerné.e.s ne s'énervent pas face à l'oppression qu'ils subissent, exiger qu'ils restent poli.e.s et éduquent les autres. Dans un système qui se nourrit d'actions de haine, de rejet, de mépris, les meilleures intentions semblent bien fades face aux actions concrètes : il faut s'éduquer soi-même, et savoir reconnaître ses privilèges. Ces privilèges ne rendent pas la vie facile d'un coup de baguette magique : ils la rendent moins dure, car ils représentent un obstacle en moins qu'une personne doit abattre pour avancer.



Un autre exemple d'encadrement est l'utilisation de la force armée de façon légitime par l'Etat, par le biais de la police. Malheureusement d'actualité encore pour la Pride de 2019, les violences policières ne s'arrêtent pas à repousser des manifestant.e.s refusant la présence de chars politiques dont celui de la N-VA. Violences illégitimes et annuelles, elles touchent fortement les milieux racisé.e.s et queer : Trayvon Martin, Adama Traoré, Rémi Fraisse... des noms tristement célèbres, et ni les premiers, ni les derniers de la longue liste de victimes de ces violences. Il est urgent de repolitiser les luttes. Par cette repolitisation, c'est aussi une réappropriation de l'histoire queer, entre continuum historique et écriture de notre propre récit pour les générations futures. Stonewall en juin 1969, ou encore la Christopher Street Liberation Parade en juin 1970, qui fut la première Marche commémorative et de protestation new yorkaise, impulsée notamment par Brenda Howard, « the mother of Pride », militante bisexuelle. Il est nécessaire de se rappeler que ces luttes étaient tranchantes, débütées grâce à l'irrévérence face à un système oppressif et à la force de plusieurs figures du militantisme queer : Sylvia Rivera, Marsha P. Johnson, Brenda Howard... Plus que nécessaire, à l'heure où notre communauté se refuse à regarder les rapports de pouvoir qui se meuvent en elle, nous rappeler grâce à qui nous marchons dans la rue peut ramener de l'humilité et une certaine prise de conscience. La « gay liberation » s'est faite grâce aux actions de militant.e.s trans, racisé.e.s, et bisexuel.le.s, et voir que la transphobie, le racisme et la biphobie demeurent légion dans la communauté arc-en-ciel ou bien sont relégués en second plan par de nombreuses associations queer devraient nous secouer. Si nous marchons tous.tes, c'est grâce à elleux.

Cependant, les personnes considérées comme déviantes des normes dominantes ne sont pas totalement sans pouvoir. Naissant et vivant dans ce système désavantageux et oppressif pour elles, elles demeurent en capacité de se révolter contre lui, par la repolitisation des luttes. De nombreux concepts permettent d'y travailler : l'intersectionnalité, à l'origine pensée par des afroféministes comme Crenshaw, montre que les oppressions peuvent arriver de manière simultanées, concomitantes.

Les photos utilisées dans cet article sont la propriété de BePax



La question de la race y est centrale : pensée par et pour des personnes racisées, c'est la base de l'intersectionnalité à laquelle d'autres chemins de vie s'ajoutent (être non valide, queer, etc.).

Heureusement, rien n'est infaisable !

Les intervenant.e.s ont proposé des pistes pour changer ce système et sortir d'une vision individualiste et libérale, encouragée par un capitalisme qui ne cherche qu'à survivre. En effet, ce ne sont pas les individualités qui renversent les systèmes ancrés dans les mythes nationaux, dans les mots du langage quotidien, dans les préjugés, dans les discriminations... C'est réellement l'action groupée qui permet de faire une différence, car les groupes ont un poids politique bien plus fort. Une piste de solution serait ainsi de soutenir les organisations qui politisent la question du racisme. Les personnes non blanches ont été appelées par les intervenant.e.s à s'engager. Pour les personnes blanches, elles ont été enjointes à s'investir dans des syndicats, des organisations, et à les changer de l'intérieur. Le soutien est en effet politique, mais il est également financier et logistique. La lutte anti-raciste avance lentement, mais sur une pente ascendante pour les intervenant.e.s.

Ainsi, ce système complexe, hérité et qui risque de nous survivre sans lutte de notre part, oppresse toutes les déviances qu'il voit et nomme par deux actions principales : invisibiliser les minorités et couper la parole/discours.

En effet, la réécriture de l'histoire a coupé les discours des personnes dominées (non blanches, non hétéros, et non cisgenres) et a contribué à effacer autant leurs apports positifs au monde que leurs expériences de vie. De plus, couper la parole revient également à décrédibiliser cette dite parole : par exemple, le *tone-policing* évoqué plus haut. Le discours est important pour créer des imaginaires. Le langage modèle notre rapport au monde. Le vocabulaire l'enrichit ou l'appauvrit, et a le potentiel d'autant libérer quelqu'un (qui en posant un mot sur son orientation sexuelle et/ou identité de genre ne s'est pas senti mieux ?) que de l'enfermer.

Pour ceux arrivés au bout de cet article, bravo ! La conclusion sera brève et intense. Sous les dominations, il est crucial de militer. Différentes formes de militantisme existent. Le simple fait d'être en vie, pour un intervenant du colloque, est pour lui une forme d'action et de protestation contre ce qu'il subit en tant que personne trans asiatique. L'existence EST militante. Le militantisme, ce peut être aussi manifester, protester, interpeller. Il s'exerce également par le médium de l'art (peindre, dessiner, écrire, mettre en scène) en créant des personnages non normés, ou par l'acceptation de son corps, de son soi, par l'amour de soi. Le militantisme possède diverses formes, et est porté pour diverses raisons : (se) protéger, (se) défendre, mais aussi se nommer, symboliser une identité rejetée, moquée, déniée, tuée, et ainsi légitimer son droit à exister.

Tout le monde a besoin de se voir, mais nous ne sommes pas tous.tes représenté.e.s. Militer, c'est recréer ce monde qui n'a pas été façonné à notre image pour l'enrichir, le nuancer de mille couleurs, et agrandir les chemins de vie pour tous.tes.

LA PRIDE, ÉVÉNEMENT ANNIVERSAIRE (DE LA MORT) DE STONEWALL ?

La Belgian Pride 2019 a eu lieu ce samedi 18 mai et s'inscrivait dans le cadre du 50ème anniversaire des émeutes de Stonewall, moment fondateur du militantisme LGBTQI, lors duquel les client-e-s d'un bar LGBTQI se sont révolté-e-s contre la répression policière et se sont emparé-e-s de la rue pour défendre leurs droits.

Avant le début de la marche de cette année, le cortège VNR s'est formé. Composé de membres du Collectif de Lutte Trans, de Queer Support the Migrants, de Reclaim the Pride et d'individus de divers horizons, il avait pour but de protester contre la récupération commerciale et politique de la Pride. Il a remonté le défilé à contrecourant, mégaphone au poing, banderoles et pancartes brandies afin de se positionner jusqu'au niveau des chars politiques, situés en fin de cortège. L'objectif était de leur faire comprendre le mécontentement légitime d'une partie croissante de la communauté LGBTQI face à leur présence intéressée, a fortiori au vu des programmes et des exactions de certains de ces partis (la N-VA en première ligne, pour ne pas la citer) en matière de droits humains fondamentaux, notamment concernant le sort réservé aux migrant-e-s.

Or ce programme ne se réalisera jamais, le cortège VNR étant intercepté par une trentaine de policier-e-s avant d'atteindre son but. Le cortège s'est alors fait encercler et repousser violemment de la chaussée,

au mépris des militant-e-s qui tombaient et qui devaient être relevé-e-s in extremis par leurs pairs pour éviter d'être piétiné-e-s. Une fois que les militant-e-s n'occupaient plus le tapis rouge déroulé aux partis politiques, la marche a pu débiter. Sans les activistes du cortège VNR, qui sont resté-e-s immobilisé-e-s par les policier-e-s durant la totalité du défilé et dont l'amertume d'être évincé-e-s de leur propre journée a gagné en intensité au moment où des gaz lacrymogènes ont été utilisés à leur encontre par la police, sans qu'ils n'en comprennent la raison. Une fois le parcours terminé, lorsque tout risque de protestation était écarté, les membres du cortège VNR ont enfin été libéré-e-s, après un contrôle d'identité de la totalité du groupe.

Deux de nos membres, présent-e-s à leur initiative personnelle, ont été respectivement victime et témoin de ces agissements. Le premier siège en tant que vice-président au sein de notre conseil d'administration. La deuxième est membre de l'équipe des permanent-e-s.



© Laurane Bindelle

Soutien inconditionnel aux activistes du cortège VNR

Quelle que soit l'opinion que chacun-e peut avoir sur les questions de pinkwashing ou sur la présence des partis politiques à la Pride, nous considérons comme inacceptable le traitement qui fut réservé aux activistes qui n'ont fait que défiler avec des banderoles en criant leurs slogans, ce

qui est l'essence-même de la Pride dès son origine. Nous leur apportons notre soutien inconditionnel en tant qu'organisation de jeunesse pluraliste et condamnons fermement la répression policière dont ils ont été victimes. Du point de vue de notre histoire communautaire, il est par ailleurs

inconcevable de glorifier les émeutes de Stonewall et de prétendre s'inscrire dans leur continuité tout en accueillant la contestation de militant-e-s LGBTQI par un rideau de policier-e-s. Ce qui s'est passé lors de cette Pride 2019 est donc grave à de multiples niveaux.

Premièrement, il s'agit d'un renversement total de l'événement fondateur du militantisme LGBTQI contemporain. Cinquante ans après que les activistes se soient élevé-e-s contre la répression policière, on muselle à l'aide de la police des militant-e-s venu-e-s s'exprimer au sein de leur propre Pride. On ne pourrait imaginer pire manière d'honorer ce souvenir. Par ailleurs, lorsque l'on écarte les militant-e-s pour ne pas gêner les partis politiques, on renvoie le message que la Pride appartient désormais davantage aux seconds qu'aux premier-e-s. Le cortège VNR a été privé de Pride non pas en raison d'un quelconque débordement en son sein, mais parce qu'il a été considéré comme un événement indépendant de la Pride, n'ayant pas reçu les autorisations nécessaires pour défilé. Cette justification mérite que l'on prenne le temps nécessaire pour y réfléchir. Des activistes à pied, dépourvu.e.s de char, lesbiennes, gays, bisexuel-le-s, transgenres, queer et inter-

sexué-e-s marchant avec des pancartes et un message politique clair et fort dénotent à ce point avec le reste de l'événement pour qu'ils soient jugé-e-s comme n'y appartenant pas. Qu'est donc la Pride alors ? Enfin, il existe une violence symbolique inouïe à interdire de Pride des activistes qui protestent précisément contre l'impression d'être dépossédé-e-s de leur journée de célébration au profit des intérêts touristiques, commerciaux et politiques. Et, comme à l'accoutumée, cette violence, ce sont les militant-e-s transgenres qui la subissent de plein fouet car, comble de l'insulte, le personnel policier envoyé pour les réprimer n'était même pas formé sur les questions de transidentité, avec le flot de mégenrage et de mépris habituels en pareilles circonstances. Les personnes transgenres viennent-elles à la Pride pour subir la même violence institutionnelle que celle déjà omniprésente dans leur quotidien ?

Pas un "incident" isolé

L'année passée, suite à des arrestations violentes de militant-e-s anti-N-VA, nous nous étions déjà fendu-e-s d'une carte blanche questionnant les valeurs réellement portées par la Pride ainsi que sur la place du politique et du commercial dans cet événement, tout en soulignant son aspect positif et libérateur pour les personnes LGBTQI. Célébrer notre différence est important et en cela l'aspect festif de la Pride revêt une dimension cathartique que nous ne remettons nullement en question. Toutefois cet aspect ne devrait pas avoir la préséance sur le reste au point que toute contestation ait à subir une répression policière.

Nous réclamons donc que toute la lumière soit faite sur cette intervention de la police et que le conseil d'administration de la Belgian Pride dévoile sa position vis-à-vis de tels événements. Car ce qui s'est passé cette année ne devra plus jamais se reproduire, au risque de voir la Pride devenir l'anniversaire du décès de Stonewall.



© Laurane Bindelle

Carte blanche publiée le 22 mai par le Conseil d'Administration des CHEFF

DOSSIER LES INDIGNÉ·E·S LGBTQIA+

DE L'INDIGNATION au changement



11

par Maxence

INTERVIEW

C., militant·e antifasciste



15

par Maxence

« LESBIAN »

is not a bad word !



16

par Charlotte

LGBTQIA+ ET ÉCOLOGIE

Engagez-vous dans le combat écolo !



18

par Jeremy

DE L'INDIGNATION AU CHANGEMENT

par Maxence, membre du CHEN

Un rapide coup d'œil à l'actualité peut suffire à nourrir le sentiment d'indignation de tout être doté d'un minimum de sensibilité. Inégalités socio-économiques croissantes, politiques inhumaines de migration, crise écologique dont aucun·e dirigeant·e ne semble prendre la juste mesure, montée de l'extrême-droite... Sans être totalement noir, le tableau de ce début de XXIème Siècle est loin d'être satisfaisant ; il existe de nombreux défis à accomplir et un sentiment d'urgence pour les relever. Partant de ce constat, le présent article a pour vocation de proposer une réflexion sur l'indignation, à la fois sur sa nature, ses limites et sur comment la sublimer en moteur de changement social.

QU'EST-CE QUE L'INDIGNATION ?

L'indignation est un sentiment de colère ou de révolte qui se manifeste lorsque l'on sent sa dignité ou la dignité d'autrui être bafouée. Pour citer Robert Maggiori : « l'indignation traduit le cri de scandale que pousse la conscience devant le spectacle de l'indignité ». On peut donc voir l'indignation comme un rejet épidermique, viscéral d'une situation d'injustice. En cela, nous adhérons à l'idée développée par Boltanski et citée par Cordell dans son article qui a fortement inspiré ce texte¹ : l'indignation permet de passer du statut de spectateur·ice au statut d'acteur·ice en dotant la pitié des armes de la colère. Pour simplifier, imaginons la situation suivante : un article passe sur votre fil d'actualité Facebook dans lequel la dignité d'une personne est violemment bafouée. Prenons, par exemple, la récente agression lesbophobe dans un bus londonien². Face à cela, on peut éprouver de la tristesse due à l'empathie ressentie à l'égard des victimes, ou de la colère, si

l'indignation transforme cette compassion. Or la colère peut être un moteur d'engagement et de changement. Une fois que l'on s'est révolté·e contre l'injustice, qu'on la ressent de manière épidermique, l'étape suivante est souvent de chercher ce que l'on peut faire pour lutter contre elle. Pour continuer l'analyse proposée par Cordell, il y a une similarité entre l'indignation et le dégoût : le rejet viscéral de ce que l'on juge contraire à notre sens moral. L'on se dit en effet volontiers dégoûté face à une situation ou des propos qui nous paraissent intolérables. On retrouve en effet, devant pareille situation, des expressions qui appartiennent au champs lexical du dégoût : « Ça me donne envie de vomir », « ça me rend malade ». Ce lien entre l'indignation et le dégoût, qui revêt ici la forme d'un dégoût socio-moral, mérite que l'on s'y attarde quelques instants, car en elle peut résider une des limitations de l'indignation comme moteur d'engagement.



© Laurane Bindelle

1. Cordell C. L'indignation entre pitié et dégoût : les ambiguïtés d'une émotion morale. *Raisons politiques*. 2017;65:67-90.

2. Un couple de lesbiennes agressé à Londres par des hommes voulant les forcer à s'embrasser. *Le Monde*. 2019 [cited 2019 Jun 17]. Available from: https://www.lemonde.fr/international/article/2019/06/07/un-couple-de-lesbiennes-agresse-a-londres-par-des-hommes-voulant-les-forcer-a-s-embrasser_5473299_3210.html



LES LIMITES DE L'INDIGNATION

L'indignation est sans doute un sentiment nécessaire en ces temps troublés, comme le déclarait avec justesse Stéphane Hessel dans son essai : « Indignez-vous ! ». Néanmoins, même si nous encouragerons toujours la lutte contre l'injustice, il semble pertinent de prendre quelques instants pour réfléchir aux limites de l'indignation. La première limite réside dans le lien mentionné avec le dégoût. Effectivement, pour citer Cordell : « Le dégoût socio-moral entretient donc un lien fort avec la dignité en ce qu'il a pour rôle de préserver l'espace public ou l'espace sacré de sources de pollution. Or, ce qui se joue dans ce rôle de protection de la dignité, c'est non seulement la purification, mais aussi le rejet, indigné, de toute source de contamination ».

Pour le dire peut-être plus simplement, le dégoût a comme fonction primitive de nous éviter de nous empoisonner. Or, vu ce rôle, il y a un lien direct avec la notion de contagion. À titre d'exemple, on ne mangerait pas volontiers une frite qui a trainé au sol et si on la remettait dans le

paquet et qu'on le mélangeait, les autres frites nous sembleraient sans doute suspectes. Il s'agit d'une fonction normale de l'organisme pour éviter les maladies et les germes. Toutefois, comme le souligne Cordell, ce lien avec le risque de propagation, de souillure, se retrouve autant dans le dégoût primitif que dans le dégoût socio-moral.

En pratique, on peut facilement faire le lien avec le piège de la « pureté militante » qui peut souvent paralyser l'action. Par « pureté militante », il faut entendre cette volonté que nous-mêmes, nos allié-e-s et toutes les actions entreprises soient moralement irréprochables à tous les niveaux. L'on est à ce point et à juste titre indigné-e par l'injustice sous toutes ses formes que l'on cherche à s'en distancier le plus possible. Mais cette volonté de mise à distance de l'injustice révèle également la peur qu'elle nous contamine et que l'on passe à son tour dans le camps des oppresseur-se-s. Or cette exigence, lorsqu'elle est poussée à l'extrême, mène à nombre de querelles entre militant-e-s et, in fine, à l'inaction et à

l'isolement, car la perfection n'est pas de ce monde. D'autre part, le dégoût socio-moral est parfois tel qu'il s'étend jusqu'à celleux qui ne le partagent pas. Ainsi quelqu'un qui resterait impassible devant une situation d'injustice mériterait d'être condamné également.

Il s'agit d'une dérive que l'on peut fréquemment observer sur les réseaux sociaux et qui semble peu propice à la mobilisation et à l'action collective. On peut retrouver dans l'indignation dégoûtée cette volonté de démarcation entre un « nous » moralement pur, au-delà de toute discrimination, et un « eux » immoral, oppressif, avec cette même volonté de garder l'immoral à distance de peur d'en être souillé. Souvent, cette distinction peut faire l'effet de n'être qu'une performance vouée à l'autocongratulation et elle semble de surcroît difficilement traduisible en actions sur le terrain, au vu de la difficulté de trouver des alliances assez pures à notre goût ou la crainte que la moindre action puisse susciter l'indignation d'autres militant-e-s.

La deuxième limite de l'indignation est la recherche de coupables plutôt que la réflexion sur les normes et les systèmes qui promeuvent les injustices que l'on dénonce. Le premier risque en agissant de la sorte est celui de l'inefficacité. Pour reprendre l'exemple de l'agression lesbophobe mentionnée plus haut, on a pu assister à nombre de réactions outrées devant une telle violence mais à beaucoup moins de réflexion sur le rôle de la misogynie et de la conception de la sexualité entre femmes comme n'existant que pour le plaisir des hommes, conception largement portée par la pornographie mainstream. Or, ces deux éléments sont indispensables pour comprendre l'origine de cette agression tout autant que pour éviter qu'une autre ne se reproduise. Un autre exemple est celui de l'agression transphobe de Julia qui avait vite mené à des arrestations. Or, durant le procès, Julia a été fréquemment mégenrée par le président et le greffier et son ancien prénom a été utilisé. Là encore, on condamne l'acte individuel en laissant intact le système qui le rend possible. Réduire les LGBTQI-phobies, le racisme ou toute autre forme de discrimination à des actes interindividuels est un piège dangereux. Le « méchant » sera toujours l'« autre » qui sert d'épouvantail pratique pour ne pas réfléchir à ses propres valeurs et ses propres normes ainsi que celles de la société dans laquelle on vit. Or ce sont d'elles dont naissent les monstres que l'on condamne pour se dédouaner. Outre son inefficacité, le second risque d'une indignation dirigée contre des individus est que notre colère soit capturée et re-

dirigée contre d'autres personnes. C'est, en résumé, l'essence-même de l'homonationalisme : des partis qui, malgré des visions réactionnaires sur la société et la famille, parviennent à convaincre que la vraie menace n'est pas eux mais l'« autre », incarné cette fois-ci par les racisé-e-s, notamment les musulman-e-s et les immigré-e-s. Enfin, l'indignation ne suffit pas et risque de nous rendre inaudibles. Lorsque l'on ne dénonce les choses que sur l'angle des valeurs morales, on risque de se retrouver affublé-e-s de l'étiquette de bien-pensance ou du politiquement correct par nos détracteur-ice-s, qui se prétendent alors du côté de la Raison. Confavreux mentionne cette limitation en parlant de la fausse dichotomie entre la gauche du cœur et des bons sentiments et la droite de la logique et du pragmatisme³. Une illustration de cette vision des choses se retrouve dans cette formule assez connue tout autant qu'absurde : « Si à 20 ans, tu n'es pas de gauche, c'est que tu n'as pas de cœur. Si à 40 ans, tu l'es toujours, c'est que tu n'as pas de cerveau ». Or, on peut également retrouver cela pour les causes LGBTQI, lorsque des gens se prétendent du côté de la science et avancent des arguments présentés à tort comme scientifiques pour renforcer l'hétérosexualité ou la binarité des genres en tant que normes. Lutter contre cela demande de produire des savoirs et de les diffuser. Expliquer par exemple que le sexe ne se limite pas à mâle et femelle mais qu'il existe à ce niveau-là également un spectre et qu'il n'y a donc aucun sens à renforcer une binarité des sexes et, partant, une binarité des genres.

Ou montrer que les LGBTQI-phobies ne sont pas juste immorales mais dangereuses car pouvant, par exemple, pousser au suicide. Act Up, à ce niveau était un excellent exemple : iels parvenaient à combiner la colère et les actions coup de poing avec un véritable travail d'expertise et une connaissance très pointue du VIH et du SIDA. S'iels n'ont jamais perdu de vue l'indignation qui a impulsé la création de ce mouvement, iels ont réussi à en faire quelque chose de plus pour aboutir à un réel changement.



© Laurane Bindelle



© Laurane Bindelle

3. Confavreux J. Après l'indignation. Vacarme. 2011;55:20-4.

TRANSCENDER L'INDIGNATION

L'indignation est un vecteur de mobilisation et de politisation, ce qui en fait une potentielle source d'amélioration de la société, lorsqu'elle est bien employée. Føessel, cité par Cordell, considère qu'elle permettrait de constituer une « communauté de souffrance » qui serait la condition de l'« agir ensemble ». Cela semble très à propos pour définir la communauté LGBTQI, unie dans un même rapport par rapport à des normes oppressives, malgré les différences intrinsèques que l'on retrouve jusque dans la diversité de l'acronyme. Pour reprendre la jolie formule de Matheron, toujours dans le même article, l'indignation serait alors le passage de la solitude à la résistance collective. Il y a donc là un moteur de changement social à saisir.

Pour être efficace, toutefois, l'indignation doit mener à une prise de conscience par rapport à des enjeux sociétaux. C'est d'ailleurs ce qu'appelle de ses vœux l'une des victimes de l'agression lesbophobe à Londres⁴ : « Transformez cette réaction extraordinaire à notre attaque en la norme. Je vous demande d'amplifier et de canaliser cette énergie afin de blâmer l'imbroglio d'élu-e-s, d'agences gouvernementales et d'entreprises qui ont renforcé un statu quo ayant ouvert la voie à l'inégalité, longtemps avant cette attaque en 2019 [...] Portez les voix de ceux qui ont milité pour les droits fondamentaux et la sécurité des communautés marginalisées par nos structures politiques économiques et sociales depuis bien avant que je ne me fasse frapper au visage ».

S'indigner doit donc permettre de réfléchir à la fois à nos valeurs et aux contradictions qui existent entre celles-ci et les normes véhiculées par la société. Cela doit être un point de départ et non une fin telle qu'une colère passagère sans finalité ou une indignation permanente brandie comme un étendard. La production de savoir et la pédagogie semblent à ce titre indispensables car elles permettent de former les militant-e-s et d'informer le public pour, peut-être, lui donner la possibilité de s'indigner à son tour. La connaissance sert d'arme et aide à mieux définir les cibles. Il est de ce fait important de comprendre les enjeux réels de ce qui heurte notre conscience et de véhiculer l'information.



© Laurane Bindelle

Pour les causes LGBTQI, il est ainsi important de ne pas uniquement lutter uniquement sous l'angle de la liberté individuelle car il ne s'agit pas du seul enjeu. Une vraie libération de la communauté LGBTQI ne peut se faire qu'en comprenant les structures sociales qui nous maintiennent en marge de la société afin de les démanteler.

Cela demande notamment de se renseigner et de vulgariser des connaissances académiques importantes mais parfois très pointues (coucou Judith Butler). Mais, surtout, cela nécessite d'échanger entre nous pour affirmer conjointement les valeurs que nous voulons défendre et pourquoi nous voulons les défendre.

À ce titre, l'indignation est l'impulsion initiale ainsi que l'énergie grâce à laquelle on continue à lutter. Elle nous permet de nous unir pour lutter collectivement contre l'injustice. Mais elle doit être transcendée pour aboutir à un réel changement dans la société.

4. You saw me covered in blood on a bus. But do you get outraged about all homophobia? [Internet]. The Guardian - Opinion. 2019 [cited 2019 Jun 16]. Available from: <https://www.theguardian.com/commentisfree/2019/jun/14/homophobic-attack-bus-outrage-media-white>

INDIGNATION ET ENGAGEMENT :

INTERVIEW DE C., MILITANT·E ANTIFASCISTE

par Maxence, membre du CHEN

C. a 22 ans, iel est trans non binaire et étudiant·e à l'ULiège en psychologie. Ses passions consistent, entre autres, dans le dessin et la jonglerie. Nous nous sommes rencontré·e-s lors de la Pride, ayant eu le plaisir de nous faire nasser ensemble (la répression policière, ce créateur de liens sociaux). Par la suite, nous nous sommes recroisé·e-s lors de la manifestation contre l'extrême droite à Liège et avons fini par tisser une amitié faite de bières et de discussions politiques. Dans le cadre de ce numéro consacré à l'indignation, iel a répondu à quelques questions sur ce qui l'a poussé·e à s'engager.

« Depuis mes 14 ans, j'ai un sentiment de colère envers la société. À cet âge, j'avais fait mon coming-out gay et je subissais certaines formes de discriminations dans mon école. Je ne me laissais pas faire, j'ai toujours eu un fort tempérament et une haine profonde de l'injustice, je corrigeais les gens qui tenaient, volontairement ou non, des propos homophobes ou racistes. Au fil du temps, je me suis un peu écarté·e de ce côté rebelle. J'avais l'impression de mal comprendre ce qu'était réellement l'anarchie, ou de ne pas en savoir assez pour me permettre de revendiquer ces idéaux. »



© Laurane Bindelle



© Laurane Bindelle

Suite à cela, iel a remis son indignation et a tenté de se persuader que les choses finiraient par s'améliorer, que les inégalités envers les immigré·e-s et les personnes LGBTQI finiraient par disparaître, que ça ne pouvait pas empirer. Mais la flamme s'est rallumée à nouveau il y a peu : « j'ai commencé à remettre ces idéaux pacifistes en question il n'y a pas longtemps, lorsque je me suis retrouvé·e, de nouveau, à fréquenter des anarchistes et autres communistes libertaires. Et j'ai commencé à penser petit à petit que moi et ma pensée magique, on pouvait bien aller se faire foutre, car mon optimisme n'a jamais empêché les choses d'empirer à grande échelle tout autour de moi qui continuais de me dire « ça va aller, ça ne peut pas être pire. »

Iel s'est par la suite investi à son rythme en participant à la manif' avant la marche « Claim the Climate » à Bruxelles, début décembre 2018, mais a été déçu· par le peu de suites à cet événement. « C'était comme si on me donnait la confirmation que l'État ne changerait jamais les choses et que c'était à nous de se bouger le cul. La colère que j'avais dans mon adolescence est remontée. »

Après avoir entendu parler d'une volonté de relancer le Front Antifasciste de Liège, iel a décidé de faire partie de l'aventure. Il s'agit d'« Un front regroupant le plus largement possible toutes les sensibilités de l'antifascisme sans jugement de valeurs sur les méthodes ou les degrés d'engagements mais ayant un objectif clair et précis : la lutte contre les propos, idées, actions de personnes ou de groupement d'extrême droite ». Il se veut comme « un lieu d'échange des pratiques, informations, et actions de toutes celles et ceux qui y participeront. » Cette participation lui a redonné beaucoup de courage et d'espoir, notamment au vu de l'inclusivité des membres :

« Il me semble important de préciser que je me suis rarement senti·e aussi accepté·e et respecté·e dans une collectivité comme je le suis au Front. Plusieurs membres m'ont demandé les pronoms que j'employais, et jamais personne n'a posé de regard curieux ou jugeant sur moi comme cela a pu arriver à d'autres endroits. Étant donné que nous luttons ensemble contre toute forme de discrimination, cela paraît logique finalement. Mais le vivre, c'est encore différent et tellement plus agréable. J'ai donc décidé de m'investir dedans. Premièrement car ça se passait dans ma ville, ensuite pour pouvoir me sentir plus utile dans une lutte qui me semblait autrefois peine perdue, et enfin car je me sentais à ma place dans un milieu « safe ». »



© Laurane Bindelle

LESBIAN

IS NOT A BAD WORD

par Charlotte, membre du CHELLN

« Eh mais t'es lesbienne toi ! ». Je me souviens très bien de la première fois où j'ai entendu ce mot pour la première fois. J'avais quinze ans, je venais d'accompagner ma petite amie à son cours après lui avoir fait un bisous. J'avais quinze ans et je me demandais, c'est quoi « être lesbienne ? » Alors j'ai commencé à chercher des informations sur Internet. Je suis tombée sur des photos représentant des filles dans des positions sexuelles étranges, sur des sites pornos, des tonnes de sites pornos, du sexe encore du sexe. Je me souviens m'être demandée : « est-ce à cela que je suis supposée ressembler ? ». Mais j'étais persévérante et j'ai fouillée encore. J'ai alors découvert une série : The L World. Et là, ce fut une révélation. Alors comme ça les lesbiennes peuvent avoir des coming out positifs, vivre ensemble, avoir des enfants, être des épouses fidèles ou des tombeuses ? Il n'existe donc pas UNE manière d'être lesbienne, il n'existe pas de définition unique, de codes ni même de modes d'emploi. Malgré cela, je me rendais compte du décalage entre ma réalité et l'imaginaire sexualisant et la violence qui découlaient de ce terme « lesbienne » que j'utilisais désormais pour me définir. Il y eu les sifflements dans la rue, les « blagues » de mes camarades de classe « oui mais toi t'es pas vraiment une fille puisque tu aimes les filles », il y eu les « sale gouine », les voitures qui nous frôlent lentement, les apostrophes : « eh les filles ça vous tente un plan à trois ? », il y eu les cailloux jetés à la figure, ... La boule au ventre, les doutes, la peur, le sentiment d'insécurité.

Aujourd'hui, je parle, j'explique, je déconstruis, je milite. Aujourd'hui, j'aimerais te dire à toi qui dans ta chambre te masturbe sur le portrait de « Betty » de Riversdale et qui te demande si tu es « bizarre », à toi n'ose pas tenir la main de ta petite amie dans la rue, à toi qui n'ose pas faire un cunni parce que l'on t'a appris que c' « était mal », à toi qui n' « aime pas trop le mot lesbienne parce que c'est moche », je voudrais te dire ceci : non il n'y a pas une façon d'être lesbienne et non, ce ne sera pas facile tous les jours par ce que la société hétéropatriarcale qui est la nôtre n'en n'a pas terminé de nous accabler mais être lesbienne, c'est quelque chose qui t'appartient, c'est à toi, c'est une partie de ce qui te compose et qui sera toujours là. Alors, empars-toi en ! Fais-en quelque chose de grand, de beau, de fort, de ce que tu voudras. Tu sais, « les sales gouines » d'hier sont les dames exemplaires d'aujourd'hui. On ne te les montre encore que trop rarement cependant, elles sont bien là : dans les tribunaux, sur les plateaux télé, au cinéma, dans les grandes entreprises. Oui, les goudous sont dans la place et elles en jettent ! Sois une Ellen De Generes, une Lori Lightfoot, une Virginia Despentes, une Samira Wiley sois toi-même. Descends dans la rue, chante, aime, danse mais surtout ne te tais jamais ! Car dans une société qui hurle sa lesbophobie mais oublie trop souvent ses lesbiennes, ta voix, nos voix comptent plus que tout. »

Dis-le : « Je suis lesbienne ». Tu verras comme prononcé avec conviction ce mot perd toute la honte dont on l'a affligé. Répète-le : « Je suis lesbienne ». Il est plus que temps de redonner à ce mot tout l'éclat qu'il mérite.

Dis-le : « Je suis lesbienne ». Tu verras comme prononcé avec conviction ce mot perd toute la honte dont on l'a affligé.

Répète-le : « Je suis lesbienne ». Il est plus que temps de redonner à ce mot tout l'éclat qu'il mérite.

Lesbienne, pour dire « J'EXISTE », loin des clichés et des stéréotypes hétéropatriarcaux, loin bien loin des représentations porno hétérocentrées.

Lesbienne, pour dire « JE SUIS LÀ » malgré les violences verbales et physiques.

Lesbienne, pour affirmer : « JE RESTE », l'espace public m'appartient aussi.

Lesbienne pour éloigner la honte, montrer que ce qui nous définit est beau et grand, surtout que non « Lesbian is not a bad word ».

Lesbienne, pour nous sentir puissantes ensemble.

Lesbienne, pour ne pas oublier.

Lesbienne, pour ne plus avoir peur.

Lesbienne, pour avancer.

Lesbienne pour lutter.

Lesbienne pour revendiquer : « JE SUIS FIERE ».

Dykes, goudous, lesbiennes, gouines, lipsticks, butchs, faisons de nos corps et de nos définitions de soi un contre-pouvoir. Réapproprions-nous nos histoires, continuons de lutter pour notre visibilité et nos droits. Faisons-le ici et maintenant. Au-delà d'une étiquette, c'est une question de vie ! La nôtre, celle que l'on a trop souvent invisibilisée, minimisée et saccagée. Rappelez-vous : dire le mot, c'est dire « J'existe ».

We're beautiful, we're powerful ! Alors, on la démarre cette « Lesbian Revolution » ?

Celle qui dit son nom haut et fort.



© The L Word

LGBTQIA+, ENGAGEZ-VOUS DANS LE COMBAT ÉCOLO !

par Jérémy, membre du CHELLN

Dans ce texte, j'expose les raisons pour lesquelles je pense que les militants LGBTQIA devraient s'engager dans la défense des causes environnementales. Je ne doute pas que beaucoup, si ce n'est la plupart, d'entre eux, sont déjà engagés à titre personnel dans ce domaine, mais j'espère pouvoir apporter quelques arguments qui légitiment selon moi de porter cet engagement, non seulement à titre personnel, mais encore en tant que militant LGBTQIA.

LA CAUSE ÉCOLOGIQUE EST LA MÈRE DE TOUTES LES CAUSES

Commençons par le plus évident. Le monde associatif LGBTQIA a remporté un certain nombre de luttes au cours des dernières années, et d'autres restent bien sûr à mener. Toutefois, toutes ces victoires, passées et encore à venir, seront non seulement fragilisées et remises en question si la lutte écologique est perdue, mais aussi et surtout vidées de toute signification. Le dérèglement climatique, la perte de biodiversité et l'épuisement des ressources font peser un péril existentiel sur l'espèce

humaine et sur un large pan du monde vivant. L'inaction d'aujourd'hui prépare les catastrophes climatiques, les famines, les guerres, les épidémies et les destructions de demain (et cautionne déjà celles d'aujourd'hui). Pour l'exprimer de façon assez brutale, l'existence d'un milieu apte à alimenter et à accueillir un corps est un préalable nécessaire à la liberté de disposer de ce corps, et la lutte contre les discriminations ne trouve un sens que dans un monde où sont présentes les conditions

de l'existence continuée de l'humanité, en tant qu'espèce et en tant que communauté capable de solidarité culturelle. Une des fonctions du monde associatif LGBTQIA est de lutter pour permettre le bonheur des personnes LGBTQIA. Or la vie précède la lutte, et la vie précède le bonheur. Construire un avenir soutenable apparaît donc comme une mission corollaire de ces associations (a fortiori de celles qui ont en outre un rôle d'aide à la jeunesse).

LE PÉRIL DES EFFONDEMENTS EXPOSE LES PERSONNES LGBTQIA À DES MENACES SPÉCIFIQUES

L'argument précédent reste très générique, et pourrait s'appliquer à peu ou prou tout militant, quelle que soit sa cause d'élection. Je crains cependant qu'en outre, les bouleversements et effondrements à venir puissent porter en germe des menaces qui concernent spécifiquement les personnes LGBTQIA. On peut s'interroger, par exemple, sur la dépendance au pétrole des lignes d'approvisionnement de traitements chers à nos libertés conquises, comme les traitements hormonaux ou la prophylaxie pré-exposition (PrEP). Par ailleurs, les orientations et comportements sexuels non conformes à l'hétéronorme sont encore trop souvent considérés comme des vices de l'Occident et des vices contre-nature. Bien sûr, c'est faux : des comportements homosexuels ont été constatés dans de nom-

breuses cultures hors de l'Occident, et ailleurs dans le règne animal, de sorte que ce qualificatif de contre-nature dont certains souhaitent les affubler dénote moins leur supposée contradiction à un ordre naturel, que leur contradiction à une interprétation idéologiquement orientée et biaisée de la Nature. Reste que ce biais est encore beaucoup trop présent. Or viendra un temps, dans les grandes affections qui approchent, pour la colère. Cela me semble inévitable : elle est partie intégrante du deuil. Et les colères, nées des injustices, en chercheront des coupables, et se dirigeront probablement, pour au moins une partie d'entre elles et avec bonne mesure de raison, vers le monde occidental, consumériste et déconnecté de la Nature, berceau du capitalisme globalisé. J'ai grand peur qu' alors,



© Noémie Jadoulle

nous assistons à une forte résurgence des haines à l'encontre des personnes LGBTQIA, en tant qu'elles seraient considérées comme parfaitement alignées à, voire symboliques ou exemplatives de ces modes de vie dénoncés. Si cela devait advenir, elles seraient victimes collatérales probables des fureurs dirigées contre le capitalisme destructeur. On a déjà vu, d'ailleurs, des changements de régime politique s'accompagner de résurgence ou de recrudescence d'homophobie, par exemple lors des premières années du régime castriste à Cuba, qui considérait l'homosexualité comme une déviance bourgeoise. On peut craindre, donc, que le mouvement écologique s'accompagne d'une tentation de « retour aux vieilles valeurs » (nonobstant que ces vieux systèmes de valeurs aient justement permis l'émergence d'une civilisation insoutenable, ce qui devrait à tout le moins interroger sur leur pertinence et leur validité), ou de l'émergence de valeurs nouvelles mais néanmoins hostiles aux personnes LGBTQIA.

En fait, d'une certaine manière, je crains que ce soit déjà en cours : on peut déjà trouver, dans certaines mouvances écologiques, des adversaires de nos causes. De la même manière que les luttes LGBTQIA sont solubles dans le capitalisme (qui tend à adouber et se nourrir de toute opposition qu'il peut intégrer), les conservatismes réactionnaires sont aussi, hélas !, solubles dans l'écologie.

Ainsi, Pierre Rabhi, père du colibrisme, considère comme dangereuse pour l'humanité la validation des familles homosexuelles, une conception homophobe qui lui vient sans doute de ses obédiences religieuses (voir à ce propos le dossier que lui consacre le Monde Diplomatique d'août 2018). Parmi les critiques écologistes les plus virulents des colibris, on trouve les gens de Deep Green Resistance (DGR), qui lui reprochent entre autres de prôner des actions individuelles inefficaces et de ne remettre en cause ni le capitalisme ni les structures de domination qui sous-

tendent la civilisation thermo-industrielle. On trouve cependant aussi des membres éminents de DGR qui tiennent des propos transphobes apparentés au féminisme TERF (voir à ce propos « Deep Green Resistance, des réactionnaires à l'assaut de l'écologie française », article paru dans un blog du journal Le Monde en janvier 2019). Mon but n'est pas ici de les diaboliser ni de jeter le discrédit sur l'ensemble de leur discours. D'un côté, l'action individuelle, la « part du colibri » peut aussi avoir ses vertus, d'une part parce que l'adéquation du mode de vie à une échelle de valeurs personnelle est bénéfique à la santé psychique et peut donner de l'énergie pour mener la lutte à un échelon plus large, d'autre part parce que cette adéquation permet de ne pas prêter le flanc à des attaques ad hominem aisées. D'un autre côté, le radicalisme de DGR peut s'avérer être un aiguillon utile pour les mouvements écologistes qu'il critique en pointant leurs incohérences. Mon but est plutôt d'affirmer que la présence d'adversaires dans les mouvements écologistes justifie un engagement du monde associatif LGBTQIA sur ce terrain. Et qu'à défaut de tel engagement, on prendrait le risque de voir des prédicateurs de haine y émerger, qui tenteraient de capitaliser sur les peurs et les colères ou de s'emparer des aspirations au changement pour le pire. Par ailleurs, des exploités de colère (ou de désespoir), il y en a aussi, et probablement même beaucoup plus, parmi les partisans du déni climatique et du maintien de l'hégémonie capitaliste.

Lorsque les exploités innombrables qui ont cru aux promesses d'un capitalisme qui se prétend méritocratique, aux promesses de sécurité matérielle et de prospérité atteinte par l'effort, et qui y ont sacrifié avec patience et persévérance leur temps et leur santé, se rendent enfin compte que le progrès promis n'est que mirage qui s'éloigne à chaque pas assoiffé, ils en conçoivent un profond sentiment de trahison et d'injustice : « on » les a spoliés d'un avenir qu'ils méritent, et qu'ils méritent de léguer à leurs enfants.

Et leur révolte, si elle demeure aveugle, peut accoucher de monstres qui leur désigneront un « on » spoliateur parmi l'une ou l'autre minorité, qui leur promettent de restaurer leur avenir volé et qui gouverneront par la violence et la brutalité. Et pour le coup, ceux-là sont souvent très clairement anti-LGBTQIA. Des Trump et des Bolsonaro, ennemis du climat et de la vie, salués par la finance autant qu'ils sont redoutés par les minorités, peuvent encore advenir ailleurs. On ne peut pas laisser leur camp gagner, et cela aussi justifie un engagement. En d'autres termes, les menaces d'effondrement à venir exposent les personnes LGBTQIA à deux feux contraires, celui de la colère anti-occidentale dont elles seraient cibles collatérales, et celui de la colère d'un Occident dans le déni. Dans cette brûlante tenaille, on trouve un motif double à s'investir, en tant que militant LGBTQIA, dans les luttes environnementales : pour éviter une possible dérive du camp écologiste d'une part, et d'autre part pour conjurer un triomphe désastreux de leurs déplorables adversaires.



© bx1.be

PARTICIPER AU RÉCIT

Toute société est fondée et structurée par ses mythes. Ces ensembles d'interprétations de l'existant, de représentations partagées et de récits plus ou moins métaphoriques forment une chaîne commune, implicite, où viendra serpenter la trame des actions humaines pour former le tissu social. Ces mythes permettent non seulement de donner une compréhension commune du présent et de ses causes, mais par leurs aspects narratifs, ils donnent aussi une direction commune où porter les regards, une idée d'avenir désirable où se lisent les valeurs promues par la société. Parce qu'ils donnent cette dimension téléologique aux actions des hommes, les mythes sont de puissants outils pour catalyser un changement social, faire converger les énergies et les efforts dans une grande aventure commune.

Mais de nouveaux mythes peinent à émerger dans notre société. Celle-ci est tout entière couverte d'une monoculture de regards. L'idéologie dominante, extractiviste et productiviste, hiérarchique et capitaliste, prétend justement ne pas être une idéologie. Grâce à la mathématisation des discours économistes, elle érige ses dogmes

en lois naturelles ; elle pare son mythes des attributs du logos. Ainsi est abrogé le choix politique, remplacé par la notion, quasiment algorithmique, de gestion, et dans ce monde sans choix, tout discours contraire est relégué au rang d'utopiste divagation ; il n'y a pas d'autre chose publique possible, there is no alternative.

Ainsi, une population se retrouve philosophiquement exsangue, condamnée à produire au sens intransitif. Produire, produire encore, produire davantage, produire sans cesse, peu importe ce qui est produit. Les citoyens sont dépossédés du sens de leurs efforts. Privés d'un but vers lequel tendre. Les écoliers et les écolières qui marchent pour le climat ont très justement posé la question du pourquoi : pourquoi aller en cours si on n'a pas d'avenir ? En exigeant un futur, ils réclament non seulement la possibilité de vivre dans ce futur, mais aussi une raison de fournir un effort aujourd'hui. J'y vois un symptôme que notre système civilisationnel est à bout de souffle. Physiquement à bout de souffle car il a malheureusement besoin d'une croissance perpétuelle impossible à maintenir dans un monde aux

ressources finies, mais aussi métaphoriquement à court de souffle épique, de ce souffle des récits qui peuvent susciter les enthousiasmes et mobiliser l'action citoyenne. On peut espérer que dans ses contractions et effondrements à venir, il libère de la place. Dans ces craquelures, dans ces espaces laissés vacants, pourront enfin croître d'autres discours, qui devront impérativement avoir une dimension écologiste, mais cela ne les immuniserait pas contre la haine.

La fringale de sens porte le potentiel du meilleur et du pire. Ce doit être le meilleur. Là est notre combat, et il sera double. Sur le plan argumentatif et idéologique d'une part, nous devons contribuer à l'édification d'une nouvelle théorie du monde, enrichie de ce que la science nous aura apporté, et débarrassée des anciens biais anti-LGBTQIA, afin que le monde à naître ne renouvelle pas d'antiques errements. Sur le plan narratif et mythopoïétique d'autre part, afin de garantir que nous participions au récit, que les personnes LGBTQIA auront une place dans ces nouveaux contes de société, porteurs des espoirs dont nous aurons besoin pour alimenter les efforts collectifs.

LE MONDE ASSOCIATIF LGBTQIA A QUELQUE CHOSE À APPORTER



© Noémie Jadoulle

Et une place, les militants LGBTQIA en ont assurément une, dans la lutte à mener. Ils ont quelque chose de spécifique à apporter au combat, un regard unique.

Par exemple, les personnes trans*, homosexuelles ou bisexuelles savent intimement la souffrance d'aller à l'encontre de sa nature propre parce que la société le dicte. Elles savent ce que représente de se conformer à sa nature malgré la société. L'expérience du placard, celle de la peur de perdre tout ce qu'on a construit, du carcan carcéral que sont les normes sociales, celle de la lutte contre la norme et de la lutte contre soi-même, contre ses propres inclinations à l'habitude et au confort conformiste, celle de l'inconfort libérateur, du risque consciemment accepté, cette expérience est, j'en suis convaincu, un témoignage précieux pour ceux qui cherchent à construire les transitions écologiques dont nous avons besoin.

Et il aura plus de poids encore, le conseil de nos aîné.e.s. Des militants queer qui ont survécu aux plus sombres heures de la pandémie du VIH. Ceux-là ont connu le deuil, l'effondrement, la rage d'être spolié de son futur, l'indifférence inique des États qui traitaient leurs vies et leurs douleurs comme quantités négligeables, le douloureux courage de lutter et de se révolter quand on est environné de mort ; ils ont connu ce que nous, jeunes générations, ne pouvons qu'imaginer encore : la perte, répétée mais toujours nouvelle, qui cingle comme une grêle froide, la dépression glacée qui tétanise le corps et l'âme.

Peut-être avez-vous déjà vécu ou songé à vivre cette scène ? Dans la lumière jaunâtre d'une fin d'après-midi d'été, un certain sentiment d'urgence s'installe, nos nuques moites se raidissent, nos mains fébriles s'agitent, se hâtent de finir ce qu'elles ont entrepris.

Une certaine partie de nous-même a remarqué qu'un soupçon de gris s'insinue dans la clarté blafarde où nous sommes baignés, mais cette part de nous est maintenue à l'écart alors que nous nous concentrons sur nos tâches. Cela nous coûte, cependant, un effort, et le moment approche où cet effort sera suffisamment saillant pour crever le derme qui le sépare de notre conscience, provoquant une rupture ; alors nous lèverons les yeux vers l'horizon, mais au fond de nous, nous savons déjà ce que nous y verrons et nous savons que cette vision enserrera nos côtes et nos cœurs : derrière les arbres de la colline, encore brillamment éclairée par un soleil déclinant, mais rendue plus terrible encore par cet effrayant contraste, s'amoncelle la masse sombre, s'élève la muraille noire des nuages d'orage.

Nous sommes en cette fin d'après-midi de civilisation. Nous nous affairons à nos préoccupations quotidiennes, mais les oiseaux se sont tus, et il nous coûte toujours davantage d'ignorer ce pesant silence qui annonce la tempête. Peut-être est-il temps d'arrêter de l'ignorer, de regarder enfin l'horizon, et d'écouter ceux parmi nous qui ont connu les orages.

Ainsi, non seulement le mouvement écologiste devrait intéresser le monde militant LGBTQIA, mais encore, et c'est une chance, le second a de quoi intéresser le premier.



© Noémie Jadoulle

L'ENGAGEMENT ÉCOLOGISTE EST AUSSI UNE OPPORTUNITÉ POUR LES COMMUNAUTÉS LGBTQIA

Nous avons beaucoup, tout à perdre à ne pas nous engager. Mais si l'engagement écologiste permet de nouer des liens plus forts entre générations militantes, alors on peut entrevoir qu'il y a aussi beaucoup à gagner à s'impliquer dans le mouvement écologiste.

Il est désormais établi que les petits pas ne suffisent pas, que les solutions à mettre en place face aux désastres écologiques ne pourront pas être qu'individuelles. Le changement de paradigme, l'émergence de nouveaux modèles, devra passer par une action collective. Cette nécessaire collectivité fait curieusement écho à des articles parus il y a quelques mois, qui alertaient sur une solitude dont souffriraient particulièrement les gays.

Depuis 2007, on nous a répété à l'envi que nous étions en crise. Ce mot, vidé de son sens, a surtout servi, dans le discours dominant, d'invitation à la docilité : populations laborieuses, prenez votre mal en patience ! Dans le récit qui nous était conté, les reculs sociaux et les politiques injustes n'étaient qu'un détour de l'Histoire, il fallait bien accepter ces désagréments temporaires, qui n'étaient pas, nous promettaient-on, alignés à la direction vers laquelle le système avait choisi de marcher. Ce n'était pas une politique de la normalité, mais une politique de crise, et quand bientôt reviendraient les beaux jours, ces contingences, ces désagréments temporaires, seraient vite oubliés.

Il serait sans doute bon de rappeler qu'avant d'être galvaudée au point d'être réduite à une vague et désagréable fenêtre de turbulences au milieu d'un voyage par ailleurs tranquille, la crise avait un sens bien plus précis. Elle était ce moment de l'évolution d'une maladie où le corps du patient est traversé de forces intenses et violentes pendant une période limitée, au terme de laquelle s'est opéré un changement crucial, en bien ou en mal, vers un déclin ou une guérison. Ainsi, une crise est une bifurcation de chemin, elle est le moment où se joue un destin médical.

Une autre crise, en un sens bien plus propre, a été relatée dans la presse récemment : un deuxième cas de rémission de longue durée du SIDA. À un moment critique de sa maladie, un patient cancéreux avait subi un traitement éprouvant qui l'avait débarrassé non seulement de son cancer, mais aussi du VIH. Bien sûr, ce « patient londonien » est porteur d'espoir : cette rémission devrait ouvrir de nouveaux chemins à la recherche qui, peut-être, permettront un jour de vaincre pour de bon l'odieux virus. Mais j'y vois aussi un autre espoir, plus symbolique celui-là. Il nous rappelle que le combat contre un grand mal peut parfois porter en fruit d'inespérés bénéfices collatéraux.

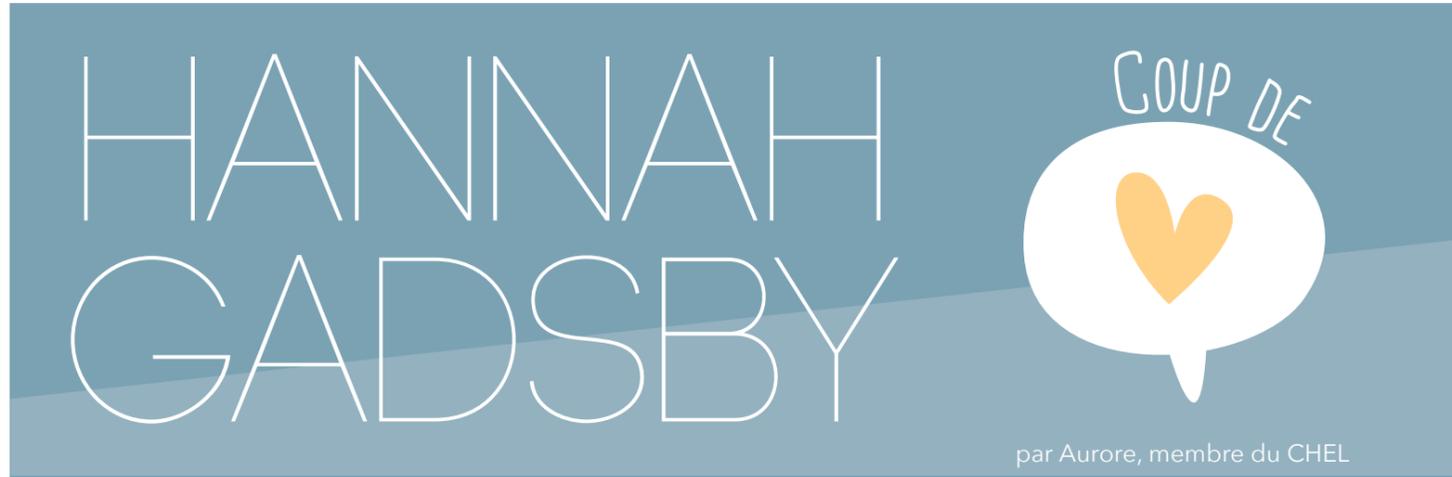
Nous sommes effectivement, je crois, à un moment critique pour l'humanité. Parce que le besoin de croissance de notre civilisation est pathologique, parce que la croissance perpétuelle et effrénée est une caractéristique tumorale, parce que dans sa conquête expansionniste pour la marchandisation de toute chose, le capitalisme a largement atteint un stade métastatique. Et également parce que va probablement s'ouvrir une période historiquement intense et violente, et que, comme les experts du GIEC l'ont écrit dans leur dernier rapport, les prochains mois et les quelques années qui viennent vont déterminer notre destin. Et dans cette immense crise, l'action thérapeutique ne pourra être que collective. Nous devons impérieusement tisser, retisser et renforcer les liens entre nous.

J'y vois une merveilleuse opportunité. Et si, en combattant notre cancer civilisationnel, en œuvrant à des nouvelles solidarités entre personnes et générations, nous triomphons du même coup de cette épidémie de solitude qui afflige de trop nombreux d'entre nous ?

Que cet espoir soit notre phare dans l'agonie des tempêtes à venir, qu'il donne une dimension téléologique à nos efforts : au-delà de la crise, un monde meilleur est possible. Saisissons-nous de nos plumes, et commençons-en aujourd'hui le récit !

Remerciements

Je tiens à remercier Maxence, Antoine, Karim, Julien et Coline pour leurs lectures, commentaires et suggestions.



HUMOUR
Hannah Gadsby



par Aurore

FONDS LGBTQIAP+
Retour sur l'inauguration



par Maxence

LITTÉRATURE
Virginie Despentes



par Corentin

Hannah est une vieille butch canon de 41 ans, elle est australienne, humoriste, actrice, écrivaine, planteuse d'arbres, libraire, projectionniste de cinéma, historienne de l'art et elle joue bien au golf. Elle a une carrière déjà bien lancée en Australie avec quelques spectacles, documentaires, prix, etc. Vous avez pu la croiser sur Netflix dans la série Please like me, où elle incarne une version fictionnalisée d'elle-même, et surtout dans son one-woman-show Nanette.

Pourquoi vous parler d'Hannah Gadsby dans ce numéro sur le thème de l'indignation constructive ?

Parce que son spectacle est un chef-d'œuvre dans le genre, elle réussit un tour de force incroyable en dénonçant et en critiquant de manière acerbe mais juste la société patriarcale, la culture du viol, la conception sexiste que l'on a du génie, etc., tout en proposant une expérience qui va permettre au spectateur de se déconstruire. Et ne doit-on pas déconstruire ce qui est moisi pour construire des choses stables ? Hanna Gadsby ne se contente pas de juste critiquer, elle crée une tension. Tension chère au stand-up comique, tension qui d'habitude permet au spectateur de rire mais qui ici le met dans une position inconfortable et qui force à réfléchir. Elle déconstruit cette facette quasi-permanente dans les spectacles des minorités : l'auto-dérision. Elle explique que la mécanique de la blague diffère de celui de l'histoire (biographique), qui permet quant à elle de se penser, de se (re)construire.

En effet, quand on raconte une blague, il faut écarter la partie finale et cathartique pour laisser les gens rire... alors que l'histoire vécue connaît des fins tragiques, pourtant nécessaires si on veut ouvrir les yeux sur les rapports de force et de domination. Et ce spectacle, intense, sérieux et dramatique, fait rire. Mais, progressivement, on se demande : est-ce vraiment une bonne chose de rire de ces histoires atroces ? Que cela implique-t-il de rire des expériences des minorités ?

« L'autodérision est l'expression d'une personne qui n'existe qu'à la marge. Ce n'est pas de l'humilité, c'est de l'humiliation. » H. Gadsby

Le spectacle d'Hannah Gadsby m'a eue par surprise. Je suis tombée dessus après avoir vu le spectacle de Tig Notaro (autre humoriste lesbienne) et c'était la plus grosse claque de ma vie. Elle est magnifique sur scène, son phrasé, son accent, son rire, tout contribue à charmer la lesbienne que je suis. Elle atomise les codes du genre, ses textes sont d'une puissance rare. Je dois l'avoir vu 3 ou 4 fois et je remets de nouvelles choses en question à chaque visionnage. Les critiques du monde entier saluent ce magnifique spectacle. Moi, je fais plus encore : je dis qu'il a changé ma vie.



À L'INAUGURATION DU FONDS LGBTQIAP+ DE LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE BERCHEM SAINTE-AGATHE

par Maxence, membre du CHEN

Le mardi 4 juin 2019 n'avait rien d'un jour ordinaire. Premièrement, l'auteur de ces lignes venait d'atteindre la mauvaise moitié de la vingtaine et se retrouvait pris entre angoisse existentielle et considérations plus pragmatiques (« Il coûte combien, ce billet de train ?! Vous croyez que je suis Rothschild ?! »). Deuxièmement, et c'est ce qui vous intéressera sans doute davantage, la bibliothèque municipale de Berchem Sainte-Agathe, inaugurerait son fonds dédié aux thématiques LGBTQIAP+. Le Rédac'CHEFF se trouvant parmi les différents ouvrages de ce fonds et ayant reçu une invitation des organisatrices de l'évènement, j'ai pris un billet pour les moins de 26 ans en me disant que personne ne me mettrait une amende le jour de mon anniversaire, et j'ai sauté dans le premier train. J'ai alors eu le plaisir de m'entretenir avec Florence Cochin, la femme derrière ce projet, et j'ai été conquis ! Cet article se veut donc un compte-rendu de cet entretien afin de mettre en avant les origines du projet, sa philosophie et sa réalisation.

GENÈSE DU PROJET

Florence Cochin a 32 ans. Elle est détentrice d'un master en histoire à finalité archives et documents obtenu à l'ULB et termine en ce moment des études de bibliothécaire qu'elle a entreprises précisément dans le but de mettre sur pied un tel fonds. Son intérêt pour les questions LGBTQIAP+ a commencé de manière assez originale, à travers la lecture de Yaoi et de Yuri. Sentant un rejet de la part du reste de la communauté Otaku, elle a monté une petite association à destination des personnes partageant ses goûts littéraires. C'est à cette occasion qu'elle a rencontré de nombreux jeunes LGBTQIAP+ et j'étais frappée de voir à quel point ils étaient seuls. Ils étaient rejetés par leur famille et leurs proches et devaient vivre dans le placard, sans information, sans rien ». Son statut au sein de l'association l'a placée dans une position où elle devait répondre à des questions de jeunes LGBTQIAP+ désemparés, notamment sur le safe sex pour les femmes qui ont des rapports sexuels avec d'autres femmes. Elle s'est donc tournée

vers différentes associations et a assisté à divers colloques pour se former. Parallèlement, elle a également cherché du côté des bibliothèques publiques pour trouver des réponses à ses questions mais elle s'est retrouvée confrontée à un désert. Les seuls livres qui figuraient sur les étagères étaient de vieux ouvrages homophobes (« Psychopathologie de l'homosexualité », par exemple) ou des livres sur l'homoparentalité écrits par des proches de la Manif pour Tous, mais rien pour contrebalancer. En ce qui concernait les ouvrages de fiction, il fallait connaître le titre car rien n'était fait pour les cataloguer efficacement.

C'est face à cette paucité de livres et de ressources, pourtant indispensables, que l'idée de devenir bibliothécaire pour mettre en place un fonds LGBTQIAP+ lui est venue. Comme elle le dit avec justesse : « Une bibliothèque publique joue un rôle dans l'information et la formation des individus. Si elle n'est pas ouverte à tous les publics, en particulier les publics marginalisés, elle faillit à son rôle de service public ».

1. Il s'agit de mangas dont l'intrigue tourne autour de relations homosexuelles, masculines, dans le cas des Yaoi et féminines, pour les Yuri.
2. Terme désignant les fans de mangas
3. Voir l'article sur le projet « Go To Gynéco » dans ce même numéro, à la page 28

PREMIERS CONTACTS

La mise en place de ce projet n'a cependant pas été aisée. Premièrement, elle s'est retrouvée confrontée à une peur de mal faire de nombre de bibliothèques sondées car aucune n'était formée sur ces sujets. C'est alors qu'elle a rencontré Laurence Duhin, directrice de la bibliothèque publique de Berchem Sainte-Agathe, qui s'est immédiatement montrée enthousiaste face à cette idée. En effet, cette dernière avait assisté à un congrès professionnel à Lyon en 2013 et avait dressé le même constat que Florence sur la nécessité de rendre les bibliothèques plus inclusives. Laurence avait déjà mis sur pieds un fonds dédié à la dyslexie et Florence s'est retrouvée en charge du fonds LGBTQIAP+.

Sa volonté, dès le début, fut d'inclure la totalité de la communauté LGBTQIAP+ dans sa démarche. En effet, s'il est déjà difficile de trouver des livres pertinents et respectueux sur l'homosexualité, la tâche est encore plus ardue pour la bisexualité, la transidentité, l'intersexuation ou l'asexualité et Florence avait à cœur à ce que tout le monde se retrouve dans son projet - dans les limites de l'offre éditoriale. En outre, au vu de son constat sur l'isolement et le manque d'informations des jeunes, elle désirait que le projet soit à leur destination.



« Une bibliothèque publique joue un rôle dans l'information et la formation des individus. Si elle n'est pas ouverte à tous les publics, en particulier les publics marginalisés, elle faillit à son rôle de service public ».

LA MISE EN PLACE DU FONDS

La première étape fut de repérer les ouvrages déjà présents dans la bibliothèque. Le peu de livres concernaient majoritairement les adultes gays et ne répondaient donc ni au critère de diversité du fonds ni au public jeune. Elle s'est alors basée sur différentes ressources en ligne pour trouver des titres pertinents. La Rainbowthèque, « Et toi, t'es casé-e ? » et la chaîne YouTube de Mx Cordelia furent autant de références qui ont permis d'élaborer le fonds. Après avoir commandé les titres, la question fut de savoir comment les mettre en évidence pour le public visé ainsi que comment les cataloguer. Pour la première question, il ne lui a pas paru pertinent de reproduire le modèle anglo-saxon des Rainbow Shelves, des étagères très visibles avec des couleurs arc-en-ciel. En effet, il y avait la crainte que les jeunes encore au placard n'osent pas s'approcher d'une étagère aussi ostentatoire qui les cataloguerait tout autant que les livres qui s'y trouvent. La décision a donc été prise de mettre le logo « All genders » à l'intérieur du livre, afin qu'ils soient repérables pour les initié-e-s tout en restant discrets.

Les différents livres se trouvent donc disséminés dans la bibliothèque (par exemple, les livres sur l'homoparentalité se situent

dans l'étagère « Droit de la famille ») ce qui permet également de faire de la médiation douce : une personne non-concernée qui parcourt le rayon « Droit de la famille » tombera sur le livre parlant d'homoparentalité, ce qui lui rappellera, même inconsciemment, que les familles homoparentales sont une réalité.

Ensuite, a eu lieu tout le travail de catalogage afin qu'il soit possible de retrouver les livres en question. En raison de normes bibliothéconomiques internationales, Florence et Laurence n'ont pas pu faire ce qu'elles voulaient. Il est par exemple impossible d'indexer la fiction selon les thématiques des œuvres fictionnelles et les mots-clés doivent être choisis à partir d'une base de donnée prédéfinie qui, évidemment, ne comporte pas des termes comme intersexuation, asexualité ou aromantisme. Pour pallier à ça, elles ont donc, d'une part opéré des redirections vers les mots-clés existants et, d'autre part, rédigé des résumés des œuvres dans lesquels les mots-clés pertinents apparaissaient clairement.

Mais ce n'est pas tout ! En plus de ce travail sur le fonds en tant que tel, Florence a fait appel à des associations comme Tel Quel, Genres Pluriels et Merharba afin de former le personnel de la bibliothèque

à l'accueil des personnes LGBTQIAP+, notamment sur les questions d'inscription à la bibliothèque avec le prénom d'usage. Pour cela, toute personne qui désire s'inscrire avec son prénom d'usage peut contacter Laurence afin d'avoir rendez-vous avec elle dans son bureau afin d'éviter de se outter en public, avec le risque de réaction transphobe si une oreille malintentionnée traîne dans les parages.

On ne peut que les féliciter d'avoir réfléchi au projet de manière globale, à la fois dans sa volonté d'inclusivité, dans le respect de l'autonomie et de la vie privée des usager-e-s ainsi qu'en cherchant à ce que le personnel soit formé !

Florence, de son côté, espère que les personnes concernées vont venir et s'approprier le fonds. Il y a plus de 200 livres pour le moment et elle souhaite que ça ne s'arrête pas là et que ce projet suscite la réflexion auprès des autres bibliothèques sur l'accueil des publics marginalisés. Je lui laisse le mot de la fin : « Nous sommes des médiateurs d'information. Nous devrions nous préoccuper en priorité des gens qui y ont le moins accès. Les personnes LGBTQIAP+ en font partie ».



VIRGINIE DESPENTES

© Focus Vif (photo)

Virginie Despentes est l'une des figures marginales de la littérature francophone actuelle. Par ses écrits teintés de punk et de féminisme, souvent de forme crue et sans filtre, en donnant la parole aux minorités et aux laissés-e-s pour compte, elle est devenue une icône de la littérature au sein du militantisme (et vice-versa). Portrait.

Virginie Daget est née le 13 juin 1969 à Nancy, de parents postiers. Ces derniers sont syndicalistes et, plus globalement, très militants, ce qui peut expliquer l'aspect engagé de cette écrivaine en devenant, qui les accompagne lors des manifestations. À son adolescence, elle découvre le punk, et est hospitalisée en psychiatrie à l'âge de 15 ans. À ses 18 ans, en rentrant d'un concert, elle est victime d'un viol, ce qui la pousse à se plonger dans des lectures sur le sujet. Malheureusement, elle y trouve peu son compte, mais c'est la féministe controversée Camille Paglia qui attirera son attention. L'écrivaine américaine affirme que le viol est « un risque inévitable, un risque que les femmes doivent prendre et accepter de courir si elles veulent sortir de chez elle et circuler librement. Si ça t'arrive, remets-toi debout et passe à autre chose. Et si ça te fait trop peur, il faut rester chez maman et faire ta manucure. » Si la jeune fille est d'abord dégoûtée par ces mots durs, elle finit néanmoins par apprécier l'aspect empowerment de Paglia, et commence à réfléchir sur la thématique du viol. Elle s'installe ensuite à Lyon, où elle s'occupe du rayon photo d'un supermarché, mais le monde du travail ne lui plaît guère, et elle trouve une activité complémentaire assez particulière : la prostitution. Elle affirme aimer le fait de recevoir une somme d'argent assez importante en deux heures, qu'elle gagnerait en « 40 heures de trime ingrate » avec un emploi « traditionnel ».

Elle commence ensuite à écrire des chroniques pour des magazines porno. Cela lui donne probablement le goût de l'écriture, étant donné qu'elle commence ensuite à rédiger son premier roman, Baise-moi. Dans cet ouvrage, une prostituée et une victime de viol effectuent un road trip à la Thelma et Louise à travers la France, commettent des meurtres en cours de route, le tout assaisonné de sexe, de drogue, d'alcool et de sang. Elle choisit le nom de plume Despentes, en référence au quartier des Pentes de la Croix-Rousse à Lyon, qu'elle a beaucoup fréquenté. Le livre est refusé par plusieurs éditeurs avant d'être commercialisé par Florent Massot, et rencontre le succès en quelques semaines. Elle écrit ensuite d'autres romans, notamment Les Jolies choses, qu'elle dit avoir écrit en « trois-quatre jours sous coke », et réalise elle-même, en collaboration avec l'ancienne hardeuse Coralie Trinh-Thi, l'adaptation cinématographique de Baise-moi. Le film est tourné avec des acteurs.trices porno, les scènes sont crues et violentes (l'œuvre met notamment en scène un viol avec un gros plan sur la pénétration). Le film fait scandale et est rapidement classé X.

Ses expériences en matière de viol, de prostitution et de pornographie la poussent à rédiger King Kong Théorie, paru en 2006. Il s'agit d'un essai présenté comme « un manifeste pour un nouveau féminisme ». En partant de ses propres expériences, elle fait part de ses réflexions sur la domination masculine et sur les normes de genre, par le biais des thématiques du viol et du travail du sexe. À l'instar de ses romans, l'ouvrage se veut cru, direct, ce qui le rend d'autant plus impactant et pragmatique, et il devient rapidement un incontournable de la littérature féministe francophone. Despentes est d'ailleurs considérée comme féministe pro-sexe. Ce courant, contrairement à d'autres courants féministes, se positionne pour la légalisation du travail du sexe. Pour illustrer cette idéologie, Annie Sprinkle, une autre figure de la pensée pro-sexe, affirme que « la réponse à un mauvais porno, ce n'est pas « pas de porno », c'est un meilleur porno ».

OU LA SUBVERSION LITTÉRAIRE

par Corentin, membre du CHEL

Despentes fait ensuite son coming-out, et dit « être devenue lesbienne à l'âge de 35 ans » (cette phrase fait controverse au sein de la communauté LGBTQIA+). Elle réalise ensuite l'adaptation au cinéma de son roman Bye Bye Blondie, mettant en scène Béatrice Dalle, Emmanuelle Béart et la chanteuse SoKo. Cependant, alors que le roman narrait une histoire d'amour hétérosexuelle entre deux adolescent-e-s qui se rencontrent en hôpital psychiatrique, se séparent et se retrouvent vingt ans plus tard, le film transpose cette idylle dans le cadre d'une relation entre deux femmes.

Entre 2015 et 2017, l'autrice publie la trilogie Vernon Subutex, qui rencontre un important succès en librairie. La saga dépeint de manière à la fois brusque et contemplative la société actuelle, tout en suivant les

aventures d'un ancien disquaire qui se retrouve sans domicile fixe, et d'une kyrielle de personnages marginaux. Et c'est à mes yeux l'un des aspects les plus intéressants au sein des œuvres de Despentes : elle n'hésite pas à présenter ses personnages avec leurs failles, à s'intéresser à leurs différences, qui les poussent à être en marge des normes sociales. Canal + diffuse en 2019 une adaptation en série télévisée de Vernon Subutex, avec Romain Duris dans le rôle principal, mais l'écrivaine se dit déçue par le feuilleton, car celui-ci ne représente pas assez la réalité du terrain, d'après elle.

Depuis 2016, elle est membre de la prestigieuse Académie Goncourt, et elle est actuellement en tournée avec son amie Béatrice Dalle pour lire des textes de l'écrivain et réalisateur italien Pasolini.

Virginie Despentes est l'une des représentantes littéraires du militantisme en France. En se positionnant sans filtre et sans hésitation sur divers sujets sociétaux, en mettant en scène divers-e-s parias et en leur donnant la parole, elle est devenue une véritable icône, à la fois pour le monde des lettres et pour le monde de la contestation. Son propre anticonformisme, qu'elle transpose dans ses œuvres, permettent à son lectorat d'être rassuré et de s'interroger sur les inégalités sociales dans ce monde occidental et capitaliste, c'est pourquoi il me semblait intéressant de proposer son portrait au Rédac'CHEFF, d'autant plus que le cadre de ce numéro s'y prête.

« J'écris de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les imbaisables, les hystériques, les tarées (...) les femmes brutales, bruyantes, celles qui cassent tout sur leur passage (...) aussi bien et dans la foulée que pour les hommes qui n'ont pas envie d'être protecteurs, ceux qui voudraient l'être mais ne savent pas s'y prendre, ceux qui ne savent pas se battre, ceux qui chialent volontiers, ceux qui ne sont pas ambitieux, ni compétitifs, ni bien membrés, ni agressifs, timides, vulnérables (...) Parce que l'idéal de la femme blanche, séduisante mais pas pute, bien mariée mais pas effacée, travaillant mais sans trop réussir, pour ne pas écraser son homme, mince mais pas névrosée par la nourriture, restant indéfiniment jeune sans se faire défigurer par les chirurgiens de l'esthétique, maman épanouie mais pas accaparée par les couches et les devoirs d'école, bonne maîtresse de maison mais pas boniche traditionnelle, cultivée mais moins qu'un homme, cette femme blanche heureuse qu'on nous brandit tout le temps sous le nez, celle à laquelle on devrait faire l'effort de ressembler, à part qu'elle a l'air de beaucoup s'emmerder pour pas grand-chose, de toute façon je ne l'ai jamais croisée, nulle part. Je crois bien qu'elle n'existe pas. »

GO TO GYNECO !



par Aurore, membre du CHEL

Tu as peut-être vu ma tronche sur les réseaux sociaux, à propos d'un projet vraiment cool créer avec deux assoc' et quelques meufs, dont certaines du CHEL et du CHE. On en avait déjà parlé dans un numéro précédent, c'est le projet « Go To Gyneco ! ». C'est quoi ce projet ? Et pourquoi y avait-il besoin d'un truc comme ça ? Est-ce vraiment nécessaire de faire du communautarisme ? (emoji qui lève les yeux au ciel) Voici de quoi répondre à toutes tes questions !



Afin de lutter contre l'invisibilité des femmes ayant des relations avec des femmes, « Go To Gyneco ! » a choisi de rédiger les contenus de son site internet au féminin ("les patientes", "les professionnelles de la santé gynécologique"), sans avoir recours au point inclusif. Il est bien entendu que l'étiquette "pro"/"professionnelles de la santé" concerne également les personnes de genre masculin travaillant dans le domaine médical.

Le graphisme et les illustrations de cet article proviennent du site de « Go To Gyneco »

Note du comité de rédaction :

La campagne de prévention « Go to gyneco » a fait le choix, par expertise et pour combler un vide d'information, de s'adresser aux « lesbiennes, bies and co » cisgenres. Si vous ne vous reconnaissez pas dans ce public, mais que vous souhaitez des informations en matière de prévention IST, vous pouvez vous diriger vers le guide de santé sexuelle édité par Genres Pluriels. Pour les HSH (hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes), le projet TTBM (Très Très Bon Médecin) vise à mettre en relation avec des médecins safe et à les former sur les besoins en termes de santé du public HSH.

POURQUOI ? HASHTAG LE CONSTAT

Les Femmes ayant des relations Sexuelles avec des Femmes (FSF), représentent une minorité de la population belge et n'ont jamais été considérées comme une population à risque face aux Infections Sexuellement Transmissibles (IST).

Aussi, les nombreux stéréotypes et préjugés (TMTC) liés à la sexualité et au genre aboutissent à un taux de consultations gynécologiques très bas chez les FSF, que ce soit à titre préventif ou curatif. Un certain nombre d'entre elles pensent par exemple qu'un suivi gynécologique ne sert qu'à la prescription de contraceptif et qu'elles ne sont donc pas concernées.

Par conséquent, ces personnes sont aujourd'hui plus exposées que les hétérosexuelles aux risques liés aux IST, aux troubles cardiovasculaires, aux cancers, aux problèmes de santé mentale et d'addictions.

LE PROJET

Le projet a deux axes d'action : l'un concernant les lesbiennes, bies & co', l'autre concernant les professionnel-le-s pratiquant la gynécologie. Les deux axes ont été créés en collaboration et de manière participative avec les parties concernées.

Ce travail a permis la création d'un site internet pour mettre en relation les FSF et les professionnel-le-s de la santé pratiquant la gynécologie lesbo friendly, ainsi que la création d'une formation destinée tant aux professionnel-le-s qu'aux étudiant-e-s du milieu médical.

LA GENÈSE DU PROJET

En 2012, la première campagne à destination des lesbiennes « Nous n'avons pas besoin des hommes pour avoir du plaisir... pour attraper des IST non plus ! » est lancée par l'ASBL SIDA'SOS, en partenariat avec les CHEFF et l'ASBL Magenta sur une initiative étudiante de la haute école Francisco Ferrer.

Quatre ans plus tard, l'ASBL LGBTQI+ Tels Quels organise la soirée « Soyons actrices de notre santé » sur la prévention et la sexualité des FSF. Celle-ci confirmera un réel manque de connaissances des personnes concernées dans ce domaine.

En 2017, Tels Quels décide alors de travailler en partenariat avec SIDA'SOS, pour son expertise en prévention des IST, et plus largement en santé sexuelle par et pour les jeunes de 15 à 30 ans. Lors de cette collaboration, les associations et le groupe de travail communautaire impliqué dans le projet ont réalisé une brochure à destination des FSF et une brochure à destination des professionnel-le-s de la santé ; c'est ainsi que le projet Go To Gyneco ! est né.

LES OBJECTIFS

Nos objectifs sont clairs :

1. Mettre en place un espace dédié aux lesbiennes, bies & co' avec des informations fiables et de qualité sur leur santé sexuelle.
 2. Instaurer un espace dédié aux professionnel-le-s pratiquant la gynécologie, permettant de mettre à jour leurs connaissances concernant les spécificités de ces publics et ainsi améliorer leurs pratiques.
- Créer un réseau de professionnel-le-s de la santé lesbo friendly, recommandées par la communauté pour la communauté.

RÉCAPITULONS : « GO TO GYNECO ! » C'EST :

Nous avons inauguré le site le 13 mai, tu peux donc y trouver des infos et des ressources sur la sexualité entre meufs. Et si tu connais un-e gynéco vraiment top, je t'encourage à donner tes précieuses infos et, au contraire, si tu en cherches un-e, n'hésite à en faire la demande !

EXAEQUO, 25 ANS DE LUTTE CONTRE LE VIH EN BELGIQUE

Interview de Mike Mayné, président, et Stephen Barris, coordinateur

POUVEZ-VOUS NOUS PRÉSENTER VOTRE ASSOCIATION ? COMMENT TOUT A DÉMARRÉ ?

L'association s'est créée en 1994, en plein pic de l'épidémie du SIDA. Au départ donc, ExAequo est une association communautaire de lutte contre le VIH pour les HSH, les Hommes qui ont des relations sexuelles avec d'autres Hommes.

Nos premières actions étaient la prévention et la distribution de préservatifs dans les bars gays et les saunas, etc. Et beaucoup de plaidoyer auprès des politiques pour qu'ils réagissent. C'était le plus urgent.



ASSOCIATION COMME LA VÔTRE EST-ELLE NÉCESSAIRE À LA LUTTE CONTRE LE VIH ? EN QUOI SES SPÉCIFICITÉS SONT-ELLES BÉNÉFIQUES ET EFFICIENTES CONTRE L'ÉPIDÉMIE ?

Ex Aequo est, et a toujours été une association communautaire. C'est à dire que ses actions sont pensées et effectuées par et pour des pairs. Des personnes issues de la communauté la plus touchée par le virus du VIH : les HSH (Hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes, se définissant ou non comme gay, bi, ou autre). C'est cette proximité et cette appartenance à la communauté visée par nos actions que nous

pouvons être à l'écoute des besoins de la communauté au jour le jour. C'est aussi ce qui nous permet de répondre à l'urgence de l'épidémie tout en nous adaptant, et de mener des actions ciblées et efficaces. Nous sommes concernés au premier chef ! L'entre pairs est aussi naturellement un frein au jugement des pratiques et un facilitateur pour ouvrir le dialogue, chose des plus importantes car pour comprendre

quelqu'un, il faut qu'il puisse parler librement ! Nous avons été pionniers en matière de dépistage démedicalisé en Belgique et c'est aujourd'hui une pratique beaucoup plus répandue et surtout reconnue comme légale et comme ayant fait ses preuves. A ExAequo nous sommes très fiers d'avoir contribué à rendre de plus en plus populaire cette pratique.

CE N'EST PAS UN PEU COMMUNAUTARISTE COMME APPROCHE ?

Non. C'est purement de la stratégie épidémiologique. Car si aujourd'hui le Sida est quasi oublié et le VIH banalisé, nous sommes encore et toujours dans l'urgence de trouver une solution pour mettre fin à cette épidémie qui touche encore plus de 900 nouvelles personnes chaque année en Belgique dont plus de 50 % sont des HSH.

Comme association communautaire nous tissons des liens étroits avec les commerces LGBT, ce qui nous permet d'être très présents dans les lieux où se retrouvent notre public-cible, que ce soit des lieux physiques (bars, saunas, parc et parkings) ou virtuels (sur les sites et applis de rencontre).

EST-CE SUFFISANT ?

Ce sont les actions de première ligne. Nous tissons également beaucoup de liens avec le monde médical, cela nous permet d'être très souples et de réagir très vite aux nouveaux paradigmes liés à l'évolution de la maladie. Des concepts comme "Indéfectable = Intransmissible" ou la PrEP par exemple ont fortement modifié notre façon de travailler et nous sommes passés d'un message qui martelait l'usage exclusif du port du préservatif (message qui a montré ses faiblesses au cours des dernières années en arrivant jamais à faire taire cette épidémie) à un message pluriel proposant différents outils de protection permettant de s'adapter aux différentes personnalités et pratiques de chacun.

Une partie de nos volontaires a également créé un réseau de TTBM, des Très Très Bons Médecins, un réseau de médecins gay et sérofriendly. Avoir un médecin en qui on a confiance, à qui on ose parler de son homosexualité, c'est important. Ça peut casser pleins de blocages que le public LGBTQIA+ dans son ensemble a envers le corps médical. Les professionnels du corps psychomédico-social n'est pas formé (au cours de leurs études) à l'accueil de ce type de publics. Nous avons donc également commencé à former des personnels de plannings familiaux notamment, et de médecins généralistes à l'amélioration et aux besoins de santé spécifique de leur patientèle HSH, auprès d'autres associations spécifiques à d'autres publics LGBTQIA+.

POUR ARRÊTER L'ÉPIDÉMIE, IL FAUT SURTOUT TRAVAILLER À L'ASPECT MÉDICAL, C'EST ÇA ?

Pas seulement. Il faut s'attaquer à l'épidémie de plusieurs côtés, car si elle continue, c'est pour plusieurs raisons. Nous nous rendons compte que les HSH sont vulnérables sur bien d'autres aspects. Voilà pourquoi Ex Aequo élargit petit à petit son mandat à une prise en charge plus globale de la santé des HSH, prenant en compte la réduction des risques liés à l'usage de drogue, la solitude, la santé mentale, ... La santé, c'est un tout. Qu'elle soit physique, sexuelle ou mentale. Cette année, les actions de l'association se sont notamment élargies à la consommation de produits, en faisant tout un travail autour du CHEMSEX, notamment au travers du lancement d'un site, et de l'écoute de première ligne d'usagers consommateurs qu'on accompagne, via des entretiens motivationnels. Il y a également des groupes de paroles d'anciens consommateurs "Let's talk about chemsex".

Lutter contre la sérophobie et l'homophobie est aussi très important, que ce soit de manière intra-communautaire et envers la société de manière plus générale. La transformation sociale est un travail de longue haleine; rien n'est plus difficile à changer que les préjugés ! Cela fait partie de notre ADN et c'est un de nos principes d'actions principaux. Il s'agit ici de faire changer les mentalités, de faire comprendre au plus grand nombre des principes nouveaux pour lesquels certaines personnes ont parfois beaucoup de réticences : I=I, la PrEP, ... Ce sont des principes qui sont médicalement prouvés, certains depuis près de 10 ans. Nous sommes infatigables et nous continuerons à informer les gens jusqu'à ce que tombent leurs barrières.

QUELS SONT LES PLUS GROS OBSTACLES AUXQUELS TON ASSOCIATION (A) FAIT FACE ? COMMENT Y RÉPONDEZ-VOUS ?

Le plus difficile reste encore et toujours d'aller déceler l'épidémie là où elle se cache. Trouver les personnes ne se sachant pas séropositives et qui continuent donc à faire circuler le virus et à infecter de nouvelles personnes. En France, les HSH réalisent en moyenne un test VIH tout les 2,8 ans. L'OMS recommande un test tout les 3 mois. On vous laisse juger du fossé entre ces deux laps de temps. Nous tâchons donc de réduire ce temps au minimum car, nous le savons maintenant, au plus tôt une personne séropositive rentre en parcours de soin, au plus vite elle peut devenir "indéfectable". Sa charge virale (la quantité de virus dans son corps) devient tellement faible qu'elle ne se transmet plus. La chaîne est alors brisée ! Rendre le dépistage (ndlr démedicalisé) accessible et régulier est ici la clé; si les personnes ne vont pas au dépistage c'est le dépistage qui ira à eux. Et c'est un réel succès ! Nous en réalisons environ 600 tests par an, de manière gratuite et confidentielle.

Le dernier obstacle est souvent politique. Non seulement, ils tiennent les cordons de la bourse mais ils sont aussi le moteur du changement sociétal. Pour en revenir à notre projet de test démedicalisé, nous avons d'abord du travailler (avec le soutien de l'ordre des médecins) dans l'illégalité pour prouver l'efficacité de notre projet avant que cette pratique ne soit légalisée. Nous sommes donc porteurs de différents plaidoyers afin de faire évoluer les lois et de rendre la prévention, plus simple, plus accessible et plus efficace. L'implantation de la PrEP par exemple n'est vraiment possible à grande échelle que depuis qu'elle est quasi intégralement remboursée par l'assurance santé. Aujourd'hui c'est l'accès à l'aide médicale d'urgence qui est sur la table et dont l'accès doit être uniformisé et facilité. C'est aussi la loi de 1921 sur la prohibition des drogues qui est mise en cause pour son inefficacité à répondre aux enjeux liés aux consommations de produits stupéfiants. Ici aussi il s'agit d'un travail en coulisse et sur du long terme que nous soutenons grâce à quelques soutiens politiques.

CA FAIT BEAUCOUP DE TRAVAIL TOUT ÇA ! QUELS PROJETS POUR LES ANNÉES À VENIR ?

Et bien, la prévention du VIH est un perpétuel changement et même si aujourd'hui vivre avec le VIH s'assimile à vivre avec une maladie chronique, c'est un défi quotidien pour éviter toutes les nouvelles contaminations possibles. Mais tous ensemble avec les plus de 85 volontaires qui forment aujourd'hui la force vive de notre association, nous avons la volonté d'agir pour le bien de notre communauté.



<https://www.exaequo.be/fr/>
<https://www.trestresbonmedecin.be/>
<https://www.maisonmedicale.org/-Sante-conjuguee-.html>

HSH : homme ayant des rapports sexuels avec d'autres hommes

PrEP : Pré-Exposition Prophylaxie

I = I (Indéfectable = Intransmissible) : si la charge virale (= taux de virus dans le sang) d'une personne séropositive descend à un niveau tellement bas (dit indéfectable), elle devient intransmissible. A l'heure actuelle, une personne séropositive qui prend bien son traitement, ne peut plus transmettre le VIH.



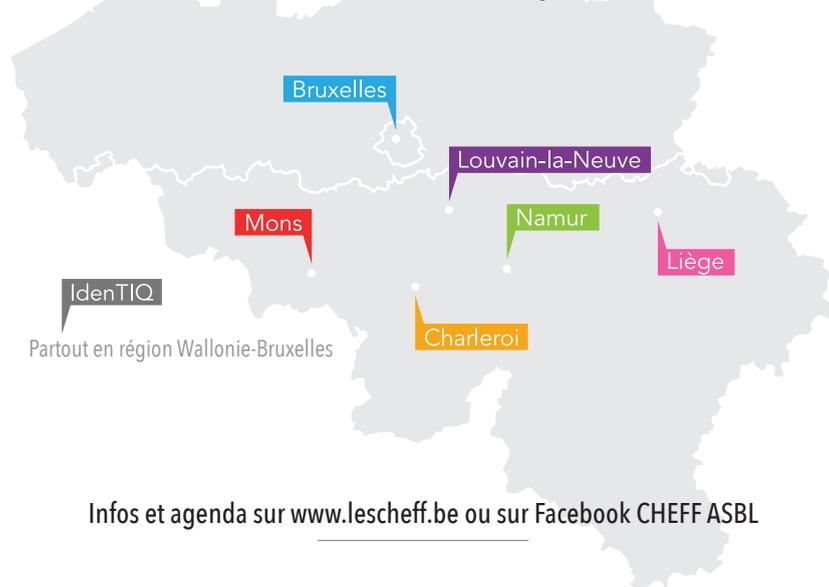
exaequo.be
 NOUS SOMMES TOUS #SÉROCONCERNÉS

Les photos utilisées dans cet article proviennent du site d'ExAequo.

les CHEFF



Une fédération, sept cercles



Infos et agenda sur www.lescheff.be ou sur Facebook CHEFF ASBL

Envie de parcourir les précédents numéros du Rédac'CHEFF ?



f SUR FACEBOOK

suivez la page publique Rédac'CHEFF et retrouvez tous les numéros en PDF dans l'album « Le kiosque »

👉 SUR NOTRE SITE

cliquez sur l'onglet Rédac'CHEFF. D'autres articles sont disponibles dans l'onglet Blog !

▶ SUR YOUTUBE

pour regarder les vidéos des interviews : rendez-vous sur notre chaîne YouTube CHEFF Fédération

